Sébastien JUNCA

Les Naufragés DE DIEU



LES NAUFRAGÉS DE DIEU

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR *:*

- *Les Naufragés de Dieu,* 2008.
- *L'Envers du monde,* 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière,* 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution,* 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne,* 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat)*,* 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI:

- *La Sensation du gouffre. Poèmes en prose et autres textes,* 2015.
- *Le Vouloir du Véridique. Carnets hygiéniques,* 2016.
- *Le Totem et l'atome. Introduction à la mécanique des dieux,* 2017.
- *Effondrement : une question de survie,* 2020.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
au format papier sur le site
coollibri.com

Sébastien Junca

LES NAUFRAGÉS DE DIEU

De la Création à la consécration

Dépôt légal : Août 2010
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur : coollibri.com
ISBN : 978-2-8121-3439-5

Et la mort n'aura pas d'empire.
Les cadavres nus ne feront plus qu'un
Avec l'homme dans le vent et la lune d'ouest.
Quand leurs os rongés à blanc auront disparus,
Ils auront des étoiles aux coudes et aux pieds.
Ils seront fous, ils seront sains d'esprit.
Engloutis par les flots, ils émergeront à nouveau.
Les amants se perdront, mais l'amour restera
Et la mort n'aura pas d'empire.

Dylan Thomas,
Vingt-cinq poèmes.

INTRODUCTION

Celui que nous prions parfois, pensant qu'il pourrait être Dieu, n'en est que le souvenir. Nous ne sommes que des naufragés de Dieu agrippés au frêle radeau de notre conscience.

Nous avons semble-t-il à jamais perdu la mémoire. Il nous manque l'abécédaire, la matrice, la « carte mère » qui nous permettrait de reconstituer le schéma initial ; de ré-accéder aux origines. Il nous faut non plus décoder le génome humain, mais le « génome universel ». Une fois la phrase reconstituée dans sa totalité, une fois la *syntaxe cosmique* pleinement restaurée et assimilée, que nous dévoilerait un tel instrument de connaissance sinon le sens même de l'universel et de l'absolu ?

Pour reprendre la phrase de Pierre Simon de Laplace extraite de son *Essai philosophique sur le fondement des probabilités,* « […] Une Intelligence (*ou conscience*)[1] qui, à un instant donné, pourrait comprendre toutes les forces qui animent la nature et la situation respective de tous les êtres qui la composent, qui pourrait, de plus, être assez vaste pour

1 Les parenthèses sont de moi.

soumettre ces données à une analyse, pourrait englober, dans une même formule, les mouvements des plus grands objets de l'univers et ceux des plus légers des atomes. Pour une telle intelligence, il n'existerait rien d'incertain et le futur comme le passé s'ouvriraient à ses yeux ». Certes, mais comment une telle intelligence ou conscience serait-elle en mesure de lire et interpréter le monde si elle n'en possède pas le langage ? Comment décrypter le message si, des signes qui nous sont donnés, nous ne percevons que la forme et non le sens dont ils sont porteurs ? Une chance subsiste cependant. Contrairement aux hiéroglyphes qui, sans toute la science et la perspicacité d'un Champollion n'auraient jamais dévoilé leur contenu aux hommes modernes, les *signes* que nous envoie le monde n'ont guère besoin de nous pour délivrer leur message. Ils contiennent déjà en eux la capacité de structuration qui, de façon irréversible, les entraîne à chaque instant vers une complexité sans cesse renouvelée vers le haut. La manifestation de la conscience elle-même – dont l'homme, jusqu'à aujourd'hui, demeure encore l'ultime étape – nous dévoile la capacité d'auto-structuration de la matière, mais aussi, de l'ensemble de l'Univers. « Baigne-toi dans la Matière fils de l'homme, – plonge-toi en elle là où elle est la plus violente et la plus profonde ! Lutte dans son courant et bois son flot ! C'est elle qui a bercé jadis ton inconscience ; – c'est elle qui te portera jusqu'à Dieu[1] ! » Par la voie de la complexité, le Principe tend à se révéler. Il est le moteur, la dynamique, la sève qui pousse tout phénomène sur la voie unique du toujours plus complexe, du plus achevé. « La Vie, non point anomalie

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Cœur de la Matière*, Éditions du Seuil, 1976, p. 86.

bizarre, sporadiquement florissant sur la Matière, – mais la Vie exagération privilégiée d'une propriété cosmique universelle, – la Vie, non pas un épiphénomène, mais l'essence même du Phénomène[1]. »

Par cette voie, et comme par le jeu d'une certaine transparence, le monde exprime l'idée dont il est la chrysalide. La complexité révèle progressivement l'essence des choses. Mais ce processus universel se doit d'être avant tout une rencontre. Il ne peut trouver sa justification que dans la coïncidence d'une essence avec une conscience. Car, au même titre qu'il ne peut y avoir de lumière sans œil, il faudra bien qu'il y ait une Intelligence ou Conscience capable d'intégrer le sens du monde, et pour enfin le consacrer.

Le monde au sein duquel nous évoluons n'est pas achevé. La Création est un processus toujours en cours et l'Univers que nous commençons à peine à percevoir aujourd'hui dans son immensité temporelle et spatiale n'est rien d'autre qu'un univers placentaire et germinal. Chrysalide d'un monde encore embryonnaire mais néanmoins idéal et qui n'attend, pour se révéler, que son achèvement dans un *corps cosmique* et une *conscience universelle* pleinement unis et réalisés. Nous n'en sommes encore qu'au sixième jour de la Création.

À chaque instant, à chaque perception, l'Univers se rejoue comme un joueur de dés, à chaque nouveau lancer, se rapproche un peu plus de la suite de chiffres qui lui fera décrocher le gros lot. À chaque « pulsation », à chacun des

1 Pierre Teilhard de Chardin, *La Place de l'Homme dans la Nature,* Éditions du Seuil, 1995, p. 27.

« battements » de l'Univers, nous nous rapprochons un peu plus de l'état d'absolue complexité qui révélera et achèvera le monde. De la même manière qu'à chaque subdivision successive l'embryon se rapproche un peu plus de l'humain. Le présent se rejoue à chaque instant, à chacune de nos perceptions, à chacun des déplacements de notre volonté. C'est l'*éternel retour* par où la complexité introduite par la subdivision augmente le champ du possible, du réel.

> *L'Être est ce qui exige de nous création pour que nous en ayons l'expérience*[1].
>
> Maurice Merleau-Ponty,
> *Le visible et l'invisible.*

J'invente le monde au fur et à mesure de mes perceptions et de la conscience qu'elles introduisent. La Création se poursuit par le regard de l'homme. Il n'y a pas de monde réel, créé une fois pour toutes en un instant *t* créateur. Il n'y a qu'une « idée » monde que nos mémoires et nos affects individuels habillent, revêtent d'une forme, d'une couleur et d'un sens tous aussi différents qu'il y a d'individualités différentes. Le monde et tout objet qui le compose, dont nous-mêmes, ne sont en vérité que des idées. Des structures de base que notre conscience commune, individualisée (autrement dit divisée), formalise et concrétise. Nous donnons, eu égard à notre complexité, un sens aux représentations, aux choses et au monde. Et ce sens ne se construit qu'à partir d'une expérience qui n'est, en définitive, qu'expérience affective.

1 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, coll. « tel », 2003 [1964], p. 248.

> Or, à la faveur des innombrables forces de socialisation, n'est-ce pas la Réflexion, tout justement, qui monte sans arrêt à la surface de la Terre ? Non plus la simple réflexion isolée d'un individu sur soi-même ; mais la réflexion conjuguée et combinée de myriades d'éléments formant peu à peu, par ajustement et renforcement mutuel de leur action, un seul immense miroir, – un miroir où puisse un jour prendre figure l'Univers, en se réfléchissant[1]…

Or, pour l'heure, nous n'en sommes encore qu'au sixième jour. L'acte créateur se poursuit à chaque instant, à chaque « vibration » de conscience. Au regard du Tout, le monde est achevé, puisqu'il embrasse depuis l'éternité, tout passé, tout présent et tout avenir ; il est *l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin* (*Apocalypse* 22 ; 13). Mais au regard de l'homme, l'Univers reste encore inaccompli, puisque nous ne pouvons embrasser que le présent.

Au septième jour enfin, le sens sera recouvré. C'est ainsi qu'il est permis de parler d'apocalypse au sens premier de révélation, mais aussi de fin du monde. Non comme on l'entend habituellement, mais dans l'idée d'achèvement qu'elle recouvre. Le septième jour sera alors pour nous ce qu'il a toujours été au regard de Dieu : Le « Jour de l'Éternité ; le Jour du repos de Dieu et en Dieu ».

S.J.

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'Activation de l'Énergie*, Éditions du Seuil, 1963, p. 300.

Le Créateur voulait détourner de soi le regard,
C'est alors qu'il créa le Monde.

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

C'est Dieu lui-même qui,
Sous l'apparence du serpent,
S'est reposé à la fin de sa tâche
Sous l'arbre de la connaissance :
Il se reposait d'être Dieu…
Tout ce qu'il avait fait était trop beau…
Le Diable n'est que le loisir de Dieu
Au Septième Jour […].

Friedrich Nietzsche,
Ecce homo.

1. CRÉATION

« Le livre d'Aristote *De Xénophane* commence par ces mots importants du même Xénophane : […] [Il affirme que si quelque chose existe, cela doit être éternel, puisqu'il est impossible que quelque chose naisse de rien[1]]. »

« On le voit donc, il est impossible que rien puisse se produire, ainsi qu'on l'a dit, s'il n'y a pas quelque chose de préexistant[2]. »

> La caractéristique essentielle de l'Homme, la racine de toutes ses perfections, c'est d'être conscient *au deuxième degré*. Non seulement l'Homme sait, mais « il sait qu'il sait ». *Il réfléchit*. Or, dans chacun de nous pris à part, cette réflexion n'est encore que partielle, élémentaire. Comme l'a justement observé (…) Nietzsche, l'individu, seul en face de lui-même, ne s'épuise pas. Ce n'est que par opposition à d'autres hommes qu'il arrive à se voir tout au fond et tout entier[3].

1 Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, puf, 1998 [1966], p. 722.
2 Aristote, *La Métaphysique*, livre Z, chapitre VII, Pocket, 1991, p. 248.
3 Pierre Teilhard de Chardin, *L'Avenir de l'Homme*, Éditions du Seuil, 1959, p. 168.

Ne serait-ce pas là justement la motivation première de Dieu : s'opposer à lui-même (seul *alter ego* possible) pour mieux s'atteindre et, comme le dit Teilhard, se voir tout au fond et tout entier ?

La Création prend ici la forme d'une négation. Satan, de l'arabe *Shaitan*, ne signifie-t-il pas l'adversaire, celui qui s'oppose ? Or, c'est bien d'une certaine façon en s'appuyant sur lui-même, autrement dit en s'opposant à lui-même que Dieu a pu créer. Adam et Ève également ne se sont-ils pas opposés au premier des commandements de Dieu ? Toute création, toute manifestation de la volonté, fût-elle divine, est une négation. En créant Dieu s'est nié lui-même. Il a choisi d'exister en lieu et place d'être. Mais exister c'est s'exiler. Ce faisant, en même temps qu'Adam et Ève furent retranchés du Paradis terrestre, c'est aussi Dieu qui s'est trouvé chassé de lui-même. Et c'est là, quelque part, la preuve irréfutable de sa toute puissance. Celle qui a consisté à mettre en cause sa puissance même. « Il convient en effet à Dieu de vouloir dans la mesure où il pense. Or, il pense par son essence. Il veut donc aussi par son essence. La volonté de Dieu est donc sa propre essence[1]. » « […] Il est donc le principal objet de sa volonté[2]. »

Vouloir c'est se projeter, s'imaginer, c'est-à-dire prendre conscience de soi, mais aussi du temps et de la mort qui l'accompagne. Vouloir c'est refuser le présent. Pour s'assurer la permanence et ainsi reconquérir l'éternité et l'immuabilité, il faut que l'Essence se détourne de toute volonté comme de toute

1 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils,* Livre I, chapitre 73, Garnier-Flammarion, 1999, p. 319.

2 *Ibid*., p. 321.

puissance. Puisque l'Essence est, par principe, toute puissance. Il faut donc au moins que nous renoncions à toute volonté – toute fausse liberté – pour rester dans l'Être. Car, « […] c'est dans l'esse (*l'être*), non dans l'operari (*le faire*), que réside la liberté[1] ».

La volonté étant la substance de la conscience individuelle, seule une volonté supérieure peut ramener la conscience vers son essence.

Vouloir c'est ne plus Être, car être c'est ne plus vouloir. La véritable liberté ne consiste-t-elle pas en l'acceptation de l'absence de toute liberté ? Le *vouloir être libre* est le paradoxe, car on est seulement libre de ne plus vouloir ; libre de renoncer ; jusqu'à renoncer à Dieu lui-même. Accepter que la volonté, qui est négation de l'Être n'est qu'une impasse. Or, quelle volonté est supérieure à toutes les autres sinon celle qui consiste à renoncer à toute volonté ?

Aujourd'hui et depuis la nuit des temps, nous tentons en vain de recouvrir notre Être, notre réalité pleine et entière ; notre véritable identité affranchie de toute causalité, de tout hasard et de tout infini. Mais cette réalité-là, originelle et matricielle, nous l'avons oubliée, perdue de vue au fur et à mesure que nous nous élevions. Car ce n'est que l'ombre de nous-mêmes qui s'élève ainsi. Une ombre à laquelle nous avons fini par nous identifier à force de trop la considérer.

L'Univers n'est pas une projection extérieure à sa cause, il en est la mutation. Il ne devient temporel, spatial et causal que par la conscience qu'on en a. Rien n'a jamais commencé et rien

1 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 1258.

ne finira jamais dans l'absolu. Tout est là ; éternel, inchangé, immuable car matière, espace et temps sont « intérieurs » à l'Essence, « contenus » en elle. Pour recouvrir son intégrité originelle, le Tout, une fois engagé dans sa propre représentation, a dû sacrifier à la voie de la complexification ; à l'Évolution. Il a dû « creuser » dans la représentation elle-même le « tunnel » par où il pourrait s'en échapper et reconquérir sa véritable liberté, sa véritable nature.

> Autant que nous pouvons apprécier la marche du Monde, la Puissance divine n'a pas devant elle le champ aussi libre que nous le supposons : mais, tout au contraire, de par la constitution même de l'être participé qu'elle travaille à faire apparaître (c'est-à-dire en définitive de par sa propre perfection à elle-même), elle demeure assujettie, au cour de son effort créateur, à passer par toute une série d'intermédiaires, et à surmonter toute une suite de risques inévitables,– quoiqu'en disent les théologiens toujours prêts à faire jouer la « Potentia absoluta divina » (Puissance absolue divine)[1].

> Le Rédempteur n'a pu pénétrer l'étoffe du Cosmos, s'infuser dans le sang de l'Univers, qu'en se fondant d'abord dans la Matière pour en renaître ensuite. « Integritatem Terrae matris non minuit, sed sacravit » (L'intégrité de la Terre Mère, il ne l'a point diminuée, mais l'a consacrée)[2].

L'achèvement de la conscience et du monde sera la lumière enfin retrouvée dans le sens où cette double révélation sera synonyme d'éternité, d'absolu et de réalisation.

L'*Étoffe des choses* de Teilhard de Chardin apparaît donc

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, Éditions du Seuil, 1969, pp. 41-42.

2 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, Éditions du Seuil, 1965, p. 89.

comme la « surface de contact » de Dieu avec lui-même. La Création n'est autre que la propre négation de Dieu par Dieu étant donné qu'elle participe d'une volonté, d'un refus de se maintenir dans l'Être.

> C'est ainsi que chez Hegel, Dieu, défini comme abîme ou subjectivité absolue se nie lui-même pour que le monde soit, c'est-à-dire pour qu'il y ait une vue sur lui qui ne soit pas la sienne, et au regard de laquelle il apparaisse comme postérieur à l'être ; en d'autres termes, Dieu se fait homme[1], […].

Si, comme le dit l'apôtre Paul, Dieu a créé l'homme pour qu'il le trouve, c'est bien pour que le Créateur lui-même se retrouve à travers l'homme. Il s'agit donc d'une auto-connaissance, d'une reconnaissance et enfin d'une renaissance. C'est le mythe de Narcisse. Dieu s'aime à travers l'homme et toute la Création. C'est ainsi qu'en se pensant lui-même, Dieu se fait objet de pensée et sacrifie son unité originelle pour la dualité et par suite, la pluralité. Mais quand je dis qu'il sacrifie son unité originelle pour la diversité, il s'agit là d'une faiblesse du langage. L'Un ne peut se sacrifier de quelque façon que ce soit, pas plus qu'il ne peut être menacé par ce qui serait par définition sinon supérieur, au moins extérieur à lui. Or, étant tout, l'Un n'est jamais menacé dans son unité.

« Puisqu'il se connaît lui-même immédiatement et par soi, il faut poser que c'est en lui-même que Dieu connaît les choses autres que lui-même[2]. » C'est certes en lui-même qu'il les connaît (comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs, étant à l'origine de toute chose), mais plus précisément *par* lui-

1 Maurice Merleau-Ponty, *op. cit.*, p. 123.
2 Thomas d'Aquin, *op. cit.*, p. 259.

même, par sa propre essence, immuable et inchangée car, comme le dit plus loin Thomas d'Aquin : « Une fois connu lui-même, il connaît ce qui vient immédiatement de lui, et cela connu, il connaît à son tour ce qui en vient immédiatement, et ainsi de toutes les causes intermédiaires jusqu'au dernier effet[1] ». Donc, quand Dieu connaît par lui-même – Cause de toute chose – toutes les choses et jusqu'à leur dernier effet, c'est lui-même qu'il connaît en tant que fin ultime de toute chose. « Or, la fin ultime des choses est de devenir semblables à Dieu (*assimilari*) [2]. »

Mais si le vouloir de Dieu est son Être, l'objet de son vouloir n'est déjà plus, ou plus seulement son Être, mais sa manifestation ou représentation. Car, comme le dit Aristote, « Aussi l'âme ne pense-t-elle jamais sans représentation[3] ». Ainsi la Création, depuis son commencement jusqu'à sa fin, ou plutôt, depuis son « sommet » jusqu'à sa « base », n'est autre qu'une représentation de Dieu par Dieu ; l'expression du divin. C'est l'éternel et insoluble problème du rapport sujet/objet de connaissance souligné par Schopenhauer : « Nous ne connaissons donc jamais le Sujet ; c'est lui qui connaît, partout où il y a connaissance[4] ». Il faut comprendre ici que le Sujet ne peut se connaître lui-même qu'en se différenciant, en se réfléchissant (dans la double acception du mot), et en se pensant lui-même. Comme il est dit dans l'introduction aux *Traités* de Plotin de Luc Brisson et Jean-François Pradeau,

1 *Ibid*., p. 261.
2 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Livre III, 19,1, Garnier-Flammarion, 1999, p. 92.
3 Aristote, *De l'âme*, III, 431, a, Garnier-Flammarion, 1993, p. 235.
4 Arthur Schopenhauer, *op. cit.,* p. 28.

« […] c'est donc que l'intelligible (*seconde hypostase*)[1] engendre, d'une certaine façon, sa propre négation, ou qu'il produit lui-même l'indétermination qui est son contraire[2] ».

Au paragraphe 76 du livre III du *Libre Arbitre*, saint Augustin nous dit :

> Au contraire, si elle prend plaisir (l'âme)[3] à se raconter elle-même pour imiter Dieu de manière perverse et vouloir jouir de sa propre puissance, elle devient d'autant plus petite qu'elle désire être grande. Et c'est cela : « Le commencement de tout péché est l'orgueil » et : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est l'apostasie de Dieu[4] ».

En règle générale, toute volonté n'est que volonté d'agir. Être plus et plus intensément par l'action ! Voilà l'impasse dans laquelle s'est rué le principe conscient ou l'âme selon saint Augustin. C'est que nous croyons être davantage en agissant, en voulant, alors que nous ne faisons qu'exister. Exister c'est s'exiler, se retrancher de l'Être, de l'Essence. Ce n'est plus vouloir Être, mais vouloir être plus. « En général, l'amour de l'action, qui détourne du vrai, est issu de l'orgueil, par lequel l'âme a préféré copier Dieu plutôt que de servir Dieu[5]. »

Mais si l'âme a préféré copier Dieu, ce n'est pas comme le dit Thomas, dans l'imitation de son essence (principe de similitude), mais dans l'imitation de sa puissance et de sa

1 Les parenthèses sont de moi.
2 Plotin, *Traités 1-6*, Introduction, Garnier-Flammarion, 2002, p. 42.
3 Les parenthèses sont de moi.
4 Saint Augustin, *Le Libre Arbitre*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 550.
5 Saint Augustin, *La Musique*, Livre VI, Chapitre. XIII, 40, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 716.

capacité à vouloir, à faire les choses par le simple exercice de sa volonté. L'âme est ici dénoncée par Augustin dans le choix qu'elle a fait de tenter de copier Dieu dans ses actes plutôt que de l'imiter dans son Être. Comme le dit Satan dans *Le Paradis perdu* de John Milton, « […] L'orgueil et l'ambition m'ont précipité ; […] Élevé si haut, j'ai dédaigné la sujétion ; j'ai pensé qu'un degré plus haut je deviendrais le Très-Haut[1] ; […] ».

De cette façon, par la *Volonté* de Schopenhauer, reprise et enrichie par Nietzsche sous le terme de *Volonté de puissance* ; et par *l'action* augustinienne, nous (et Dieu à travers nous) transmuons de l'Être en existant (défaut d'Être). Autant dire que nous vidons l'Être de son sens pour n'en conserver que la puissance. Le monde n'est donc pas une Création *stricto-sensu*, mais un « négatif » de l'Être. Une inversion de ce dernier qui, vue depuis l'existence prend l'aspect d'une création alors qu'elle n'est qu'une destruction, une désagrégation et désintégration de l'unité en multiplicité par le jeu de la volonté, puis par la volonté du *je* qui se meut en volonté de perception. Vouloir c'est quitter, nier le présent. Vouloir c'est faire tourner la roue du temps, car il n'y a de présent que lorsque le sujet et l'objet coïncident[2]. Là où Dieu s'est voulu Créateur, il a fallu qu'il se fasse négateur de lui-même.

Le diable n'est que le loisir de Dieu au Septième Jour.

Friedrich Nietzsche,
Ecce Homo.

1 John Milton, *Le Paradis perdu*, Gallimard, coll. « Poésie », 1995, p 118.

2 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 385.

Je suis convaincu, pour ma part,
Qu'il n'y a pas de plus puissant
aliment naturel pour la vie religieuse
que le contact des réalités scientifiques bien comprises […].
Personne autant que l'homme penché sur la matière
Ne comprend combien le Christ, par son incarnation,
Est intérieur au monde, enraciné dans le monde
Jusqu'au cœur du plus petit atome.

Pierre Teilhard de Chardin,
Science et Christ, 27 Février 1921.

2. INCARNATION

VOLONTÉ

C'est par l'exercice de sa volonté que l'homme a pris son avenir en main, de la même manière qu'Ève a saisit le fruit défendu. De la sorte, ils se sont l'un et l'autre éloignés de Dieu, mais sans en être pour autant retranchés. C'est aussi à ce moment précis où l'homme biologique prend conscience de lui-même, signe du passage de l'animalité à l'humanité, que l'on peut établir un parallèle avec Adam et Ève retranchés d'Éden par l'exercice de leur volonté mal orientée. « Car si le fruit qu'on touchait n'était pas un mal en soi, c'est que le péché consistait dans la seule désobéissance, puisqu'il était interdit de le toucher[1]. »

Partant du principe que tout est déjà donné mais pas pour autant manifesté, et que chaque chose n'acquiert ses attributs réels que dans le cadre d'une relation de perception ; toute chose est virtuelle et infinie dans son potentiel, car

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 533.

potentiellement toutes perceptions. La *manifestation* ou *représentation* de Schopenhauer n'apparaît non plus comme une construction ou concrétion, mais comme la réduction d'un potentiel infini conformé localement à une volonté de perception. Laquelle entraîne à sa suite la perception de la volonté elle-même.

« Nous pouvons nous représenter la forme sans la matière mais non l'inverse, parce que la matière, dépouillée de la forme, serait la volonté même[1]. » Plus haut, Schopenhauer écrit encore : « […] C'est cette chose en soi ou Volonté, qui, passée à l'état de phénomène, c'est-à-dire entrée dans les formes de notre intellect, prend l'aspect de la matière, […] en ce sens donc, la matière est l'apparence visible de la Volonté[2] ».

VISION

Or chacun sait que vouloir quelque chose c'est avant tout se le représenter. D'une certaine manière vouloir c'est VOIR. « Parce que en se tournant vers l'Un, l'Intellect s'est mis à voir : et cette vision, c'est l'Intellect[3]. »

Visible, voir, vision… Tels nous apparaissent dans un premier temps les fondements essentiels de la Création. Tout est là dans un seul acte de vision embrassant la totalité du phénomène universel. « Voir, on pourrait dire que toute la vie est là. Être plus c'est s'unir davantage […] Mais l'unicité ne

1 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 1027.
2 *Ibid*., p. 1026.
3 Plotin, *Traités 7-21*, Traité 10, 7, Garnier-Flammarion, Paris, 2002, p. 164.

grandit que supportée par un accroissement de conscience, c'est-à-dire de vision[1]. » Théos, qui signifie Dieu chez les grecs ne vient-il pas de *théaste* qui veut dire regarder ou voir ? Dieu est donc avant tout celui *qui est* et celui *qui voit*. « Et pour nous, les choses que tu as faites, nous les voyons, parce qu'elles sont. Mais, pour toi, elles ne sont que parce que tu les vois[2]. »

> Pourtant, c'est bien de ce premier œil une fois ouvert (fût-ce celui d'un insecte) que tout l'univers tient sa réalité ; cet œil était, en effet, l'intermédiaire indispensable de la connaissance, pour laquelle et dans laquelle seule le monde existe, sans laquelle il est impossible même de le concevoir ; car le monde n'est que représentation, et, par suite, il a besoin du sujet connaissant comme support de son existence[3].

Par l'œil, le monde se vérifie et se réifie. « Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils commencèrent à se rendre compte qu'ils étaient nus[4]. » Ainsi, au moment symbolique du péché originel, l'homme Adam prend conscience de lui-même, donc de l'autre et du monde. Il se différencie et se distingue. Alors qu'il regardait jusqu'à présent par l'esprit, l'homme se mit à voir par les yeux et la chair. C'est la naissance du *je suis*, de l'individualisme et de l'égoïsme. « Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils commencèrent à se rendre compte qu'ils étaient nus. » (*Genèse* 3;7). Dans le même temps, en s'individualisant et se matérialisant, l'homme prend aussi conscience qu'il est mortel en sa chair ; dans la représentation

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Éditions du Seuil, 2000 [1955], p. 19.
2 Saint Augustin, *Les Confessions*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 1123.
3 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 58.
4 *Genèse*, 3;7.

qu'il s'est faite de son corps : « Mais pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, tu ne devras pas en manger, car le jour où tu en mangeras, tu mourras à coup sûr. » (*Genèse* 2;17). C'est en même temps la conscience de la mort ; la naissance ou la prise de conscience de la souffrance liée à l'égo. « J'augmenterai beaucoup la douleur de ta grossesse ; c'est dans les douleurs que tu mettras au monde des enfants […]. » (*Genèse* 3;16) ; « Et à Adam il dit : "Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : 'tu ne dois pas en manger', maudit est le sol à cause de toi, c'est dans la douleur que tu en mangeras les produits tous les jours de ta vie." » (*Genèse* 3; 17).

DE LA VISION À LA DIVISION

> *Impossible de penser à cette multiplicité sans être pris de vertige ; Mais elle n'est que l'envers d'un indivisible*[1].
>
> Henri Bergson,
> *Les deux sources de la morale et de la religion.*

Tels sont les premiers effets du fruit de l'arbre de la connaissance sur Adam et Ève. La connaissance commence ici par un acte de vision, qui entraîne à son tour un acte de croyance. Voir c'est aussi croire. J'ai dit plus haut que pour que le monde existe, il a bien fallu qu'il y ait une conscience de ce monde, autrement dit, qu'il s'opère une différenciation entre le sujet (voyant), et l'objet (visible). Car si comme nous le dit Merleau-Ponty, le psychisme est opaque à lui-même et ne se

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, puf, coll. « Quadrige », 1997 [1932], p. 276.

rejoint que dans ses répliques extérieures, Dieu, le monde et l'homme sont sujets à la même opacité. Aussi, Dieu ne se serait-il pas dédoublé dans et par le monde pour s'atteindre lui-même ? De la même façon le monde ne s'est-il pas multiplié en chaque homme, et chacun de nous en l'autre car :

> Je fais l'autre à mon image, mais comment peut-il y avoir pour moi une image de moi ? Ne suis-je pas jusqu'au bout de l'univers, ne suis-je pas, à moi seul, coextensif à tout ce que je peux voir, entendre, comprendre ou feindre ? Comment, sur cette totalité que je suis, y aurait-il une vue extérieure ? D'où serait-elle donc prise ? C'est bien pourtant ce qui arrive quand autrui m'apparaît. À cet infini que j'étais quelque chose s'ajoute, un surgeon pousse, je me dédouble, j'enfante, cet autre est fait de ma substance, et cependant ce n'est plus moi[1].

Ainsi, le premier acte originel de connaissance a entraîné à sa suite la représentation et ses subdivisions infinies ; le rapport sujet/objet de connaissance. Et cet objet de connaissance ne pouvait être extrait que du sujet lui-même. C'est bien à partir d'une côte prélevée sur Adam que Dieu crée Ève (*Genèse* 2; 21). Au-delà de la métaphore, il faut comprendre qu'il y a ici multiplication à partir d'une unité originelle, donc subdivision ou dédoublement. Car nous savons qu'à partir de Dieu ou du premier Principe, rien ne peut être retranché ou ajouté et que la Cause primordiale ne peut engendrer qu'à partir d'elle-même, à partir de sa propre substance. « En lui tout a été créé, dans les cieux et sur la terre[2]. »

> Or Dieu lui-même veut et aime sa propre essence pour elle-même. Mais elle n'est pas en soi susceptible d'augmentation ni de

1 Maurice Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Gallimard, coll. « tel », 1997 [1969], p. 185.

2 *Lettre aux Colossiens*, 1; 16.

> multiplication […] : elle est seulement multipliable selon sa similitude, à laquelle participent un grand nombre de choses. Dieu, […] veut donc la multitude des choses[1].

Si donc Dieu ne peut s'augmenter ni se multiplier, et que cependant il veut la multitude des choses, il ne peut y parvenir que par division ou subdivision. Autrement dit en se soustrayant partiellement à lui-même sur un mode infini. « Ainsi, il est évident que, lorsque les choses n'étaient pas encore divisées, il était bien impossible de donner à cette substance une appellation qui pût véritablement lui convenir[2]. »

Si Dieu crée l'homme à son image (*Genèse* 1; 26), c'est bien que l'homme lui-même est Dieu formalisé, matérialisé. Toutefois, si Dieu crée l'homme à partir de sa propre substance, ce n'est qu'indirectement, car il forme l'homme à partir de la poussière du sol (*Genèse* 2 ; 7) ; le sol d'une terre directement issue et faite à partir du principe qui l'a mise en forme. Aussi, quand les Écritures nous disent que Dieu fait l'homme à partir de la poussière du sol, c'est qu'*il fait se faire* les choses, comme le dit Teilhard de Chardin. Il agit par le Principe, (donc lui-même), qu'il a communiqué à sa première création et qui officie à travers la chaîne des causalités. « Ainsi, toute cause est une cause occasionnelle[3] ; […]. » Elle donne au Principe l'occasion de se manifester à travers un accroissement de la complexité, elle-même dépendante de l'activité du milieu. Les causes ne sont pas *productives* mais *permissives*. C'est ainsi que la poussière du sol primordial ou, plus avant, les poussières primordiales telles que les atomes d'hydrogène ou

1 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, *op. cit.*, p. 322.
2 Aristote, *La métaphysique. op. cit.*, p. 69.
3 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 184.

d'hélium, ont été les poussières par lesquelles Dieu a fait se faire le monde et l'homme. Ce ne sont pas seulement les *poussières d'étoiles* décrites par Hubert Reeves, mais les poussières d'un « sol » des origines (atomiques ou moléculaires) d'où l'homme Adam s'est vu extrait au terme du sixième jour. Mais il ne faut pas tant considérer ici Adam comme individu, mais comme principe. « Pour ce qui est de l'homonymie du mot Adam, c'est d'abord le nom du premier homme, nom dérivé, qui, selon le texte (de l'Écriture) vient de *adamâ* (terre) ; ensuite c'est le nom de l'espèce[1] ; […]. »

Dieu crée l'homme à son image. Le principe humain est donc ici à l'image du principe divin. Les deux modes de création et de représentation sont donc semblables. L'embryon se développe et se complexifie sur le mode de la division, ou du dédoublement. Pareillement, Dieu ne peut se manifester qu'à partir de lui-même. C'est aussi, de façon implicite, ce qui nous est dit en *Genèse* 1; 4 : « Après cela Dieu vit que la lumière était bonne et Dieu opéra une séparation entre la lumière et les ténèbres ». En d'autres termes, ce qui était originellement un en Dieu (lumière/ténèbres – bien/mal – matière/esprit…) a été séparé, donc divisé afin de devenir visible. Qui plus est, après qu'Adam et Ève aient goûté du fruit de l'Arbre de la connaissance et que leurs yeux se soient ouverts, l'accent est tout de suite mis sur la découverte de leur nudité. Donc, d'une certaine façon, sur ce qui les différencie d'un point de vue formel et donc, par voie de conséquence, dans l'espace. Nous sommes ainsi passés de l'unité à la nudité qui différencie et qui permet la connaissance. Une co-naissance

1 Moïse Maïmonide, *Guide des égarés*, partie I, 14, Verdier, coll. « Les Dix Paroles », 1983 [1979], p. 47.

ou naissance à deux (naissance de la dualité) ; du rapport sujet/objet de connaissance.

> Ce qui connaît tout le reste, sans être soi-même connu, c'est le sujet. Le sujet est, par suite, le substratum du monde, la condition invariable, toujours sous-entendue de tout phénomène, de tout objet ; car tout ce qui existe, existe seulement pour le sujet. […] Nous ne connaissons donc jamais le sujet ; c'est lui qui connaît, partout où il y a connaissance[1].

La première hypostase selon Plotin est l'Intelligence de l'Un par lui-même. En effet, si les deux premiers êtres créés avaient été par la forme absolument identiques, ils n'auraient jamais été deux, mais seulement un seul car, comme le dit Thomas d'Aquin : « […] en effet, si une chose était en totalité ce qu'est une autre, elles seraient <toutes deux> absolument identiques, et ne seraient distinctes en aucune manière[2]. »

PAROLE

> Au commencement était la Parole**,** et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
>
> *Évangile selon Jean.*
> *Prologue.*

Ce qui fait que le rêve n'est que ce qu'il est au regard de la réalité extérieure, c'est que la conscience s'est résolument tournée vers ce qu'elle a elle-même défini comme extériorité, autrement dit, la vie réelle. Comme si, articulée autour du

1 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, pp 27-28.
2 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Livre IV, 14, § 9, Garnier-Flammarion, 1999, p. 132.

couple conscience/mémoire, elle avait définitivement opté vers ce côté de la perception que nous définissons aujourd'hui comme étant l'extérieur, la réalité objective. Imaginons un instant que cette conscience première, s'il en fut, ait choisi ce qui est aujourd'hui notre intériorité comme champ de manifestation, d'intégration d'elle-même ; oserai-je dire comme « terrain de je ». De cette façon, la conscience et l'enveloppe corporelle se « retournant » comme un gant auraient intériorisé la totalité de la réalité objective d'aujourd'hui pour en faire le lieu de notre moi profond, de notre subjectivité. De la même manière, par ce mouvement de retournement, d'inversion des valeurs, ce qui était jusque-là perçu comme intériorité se serait vu extériorisé, objectivé et réifié pour enfin devenir une représentation matérielle à part entière avec tous les attributs du monde réel. Car, là où la conscience *in*-siste, le monde *ex*-siste (de *sistere ex* : être dehors).

Ainsi, la réalité objective (le monde comme représentation) ne serait vécue comme telle que parce que la conscience qui précédait cette objectivation aurait choisi d'y implanter et d'y développer son individuation.

Le fait est que le monde existe puisque j'en ai conscience. Mais est-ce une raison suffisante pour le considérer comme une réalité ultime et absolue donnée dans sa totalité ? Qu'est-ce qui me permet d'affirmer que ce qui est donné à mes sens et à ma conscience l'est totalement, sans réserve ? Nous savons, par les sciences elles-mêmes, que les aspects du monde sont infinis : matière, espace et temps ne sont que les formes de notre perception ; et notre perception, à l'instar du monde lui-même,

est infinie. Infinie au sens véritable du terme, c'est-à-dire inachevée, incomplète. Ce que nous percevons ne sont que divers chatoiements de surface occasionnés par le souffle de notre conscience. Le monde n'existe que par la conscience que j'en ai. Toute chose n'existe que dans le cadre d'une relation de perception. Elle n'existe qu'à sa surface, de la même manière que l'Univers n'existe qu'à la surface de nos rétines ou de nos télescopes. Au-delà de cette frontière qui n'est autre que la limite de notre action sur lui – l'exercice de notre volonté individuelle et collective –, l'Univers n'est que potentiel et virtuel.

> Dans le monde en soi, toutes les directions comme tous les mouvements sont relatifs, ce qui revient à dire qu'il n'y en a pas. […] Le monde est inséparable du sujet, mais d'un sujet qui n'est rien que projet du monde, et le sujet est inséparable du monde, mais d'un monde qu'il projette lui-même. Le sujet est être-au-monde et le monde reste " subjectif " puisque sa texture et ses articulations sont dessinées par le mouvement de transcendance du sujet[1].

Si la conscience n'était nulle part, tous les mouvements, donc l'espace et l'Univers en son entier ne seraient que ce qu'ils sont intrinsèquement lorsque la conscience s'en détache : indéterminés. Car c'est la conscience qui détermine son objet et l'immobilise ou l'accélère. Intrinsèquement, le monde est toutes manifestations, tout mouvement et toute histoire ; *le commencement et la fin*. C'est un monde absolument indéterminé car intrinsèquement toutes déterminations. Seule, la conscience extrait, localise, immobilise et détermine. Si le monde était réel dans sa manifestation, il serait une même

1 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. « tel », 1999 [1945], pp. 491-492.

vision pour la multitude des consciences. Or, pour être une même vision, il faudrait que toutes les consciences n'en soient plus qu'une.

Toutefois, à défaut d'être unique, l'Univers nous est néanmoins commun, ce qui signifie que la communauté des consciences suppose, en deçà de la « surface des choses », la présence d'une conscience et d'une expérience communes et originelles.

La conscience réfléchie est la condition même de l'existence du monde. C'est là, à cette période charnière de l'histoire de l'humanité qu'il a commencé à se créer véritablement. C'est là qu'il a gagné sa matérialité, sa consistance. Il s'est trouvé unifié, cimenté et orienté par la conscience humaine avant laquelle il n'était qu'un ensemble d'indéterminations aussi diverses que toutes les existences disséminées à sa surface. Tout comme l'embryon humain en attente de la claire lumière du jour, le monde était non-né, sans forme et sans identité. C'est par la conscience réfléchie qu'il a pris *la forme de mon regard*, comme le dit si bien Hubert Reeves, et qu'il a acquis son identité.

Saint Augustin nous le disait déjà dans ses *Confessions* : « N'est-ce pas toi aussi, Seigneur, qui m'a appris ceci : avant que cette matière informe ait reçu de toi forme et caractères distinctifs, il n'y avait rien, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit ? Ce n'était pas un rien absolu, mais quelque chose d'informe, sans aucune figure[1] ».

Pour que le monde existe, il fallait bien que quelque chose

1 Saint Augustin, *Les Confessions, op. cit.*, p. 1058.

ou que quelqu'un en soit conscient. Il fallait, comme l'enfant qui vient de naître, qu'il soit consacré par une conscience réfléchie et réfléchissante pour ne pas risquer de demeurer à jamais dans les limbes. Toute existence implique *de facto* une conscience qui lui est proportionnée. Or, cette conscience constituante ne pouvait émerger que de la représentation elle-même. L'homme, ou quelque autre conscience réfléchie présente dans l'Univers, n'est que la surface de contact de l'Un ou de Dieu avec lui-même. Par l'homme, Dieu prend conscience d'être ; il se manifeste et s'éveille à lui-même. « Issue vers quelque chose qui échappe à la mort totale, l'évolution est la main de Dieu qui nous ramène à lui[1]. »

La Création se perçoit donc elle-même à travers l'œil ou tout autre organe sensoriel, (donc à travers l'interprétation qu'elle a faite de sa propre Essence). L'Univers se réifie et se vérifie. Tout comme l'œil crée la réalité visuelle du monde, ce dernier se visualise et se réalise à travers l'œil. Dans *L'œil et l'esprit,* Merleau-Ponty nous dit :

> […] la vision est miroir ou concentration de l'univers[2], […].
>
> Et il n'est aucune chose dans la nature qui n'exprime aussi à l'extérieur sa forme intérieure, car celle-ci tend constamment à se révéler – Chaque chose a une bouche pour se raconter elle-même. – Et c'est là le langage de la nature par lequel chaque chose exprime son essence, se raconte et se révèle soi-même[3].

Mais la réalité ne peut être effective sans conscience pour la révéler, l'inventer ; car si chaque chose a une bouche pour se

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ, op. cit.,* p. 280.

2 Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Gallimard, coll. « folio/essais », 1985 [1965], p. 28.

3 Arthur Schopenhauer, *op. cit.,* note (I), p. 282.

raconter elle-même, cette bouche tout comme cet œil ou cette oreille ne sont autres que ceux de l'homme. « L'Homme découvrant, suivant la forte expression de Julian Huxley, qu'*il n'est pas autre chose que l'Évolution devenue consciente d'elle-même*[1]… »

« Ce n'est pas nous qui percevons, c'est la chose qui se perçoit là-bas, – ce n'est pas nous qui parlons, c'est la vérité qui se parle au fond de la parole[2]– […]. »

> En effet, de même que le verbe conçu dans notre esprit (mens) est invisible et rendu perceptible au sens quand nous le proférons à l'extérieur par la voix, de même le Verbe de Dieu, du point de vue de sa génération éternelle, existe de manière invisible dans le cœur du Père, et devient par l'Incarnation perceptible à nos sens. Ainsi, l'Incarnation du Verbe de Dieu est comme l'expression vocale de notre verbe. Or, cette expression se fait par notre esprit (*spiritus*), au moyen duquel nous formons la voix de notre verbe[3].

L'incarnation est donc le verbe de Dieu. Le monde et l'Univers dans sa totalité sont le langage de Dieu, lui qui n'a qu'à nommer les choses pour qu'elles existent. Le monde est pour Dieu ce que le mot est pour l'homme : il est porteur de sens et d'essence.

Car c'est bien par la parole qu'il nous est dit que Dieu crée le monde. Les choses nommées par Dieu existent. Ainsi le souffle de Dieu, *« spiritus »*, son esprit, n'est autre que sa capacité à représenter et à faire exister les choses en les

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, *op. cit.*, p. 221.
2 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 236.
3 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Livre IV, 46, 2, Garnier-Flammarion, 1999, p. 254.

nommant. Moïse Maïmonide nous dit au sujet du mot hébreux *roua'h* – air ou souffle divin – « Enfin ce mot signifie "intention" ou "volonté" (ou "dessein")[1] ; […] ».

Enfin, pour que le monde existe complètement, il a fallu qu'il devienne commun à toutes les consciences réfléchies. Il a fallu que chaque centre et chaque sphère particulière étendent un peu plus leur périphérie à l'autre, afin que tous ces mondes particuliers ; fruits d'autant de subjectivités toutes différentes affectivement les unes des autres, n'en fassent plus qu'un seul. Et c'est là précisément qu'intervient le pouvoir d'union et de cohésion du langage. Il a permis le partage du sens, de l'expérience. Il a donné naissance au sens commun. « Les mots, dans l'art de la prose, transportent celui qui parle et celui qui les entend dans un univers commun, mais ils ne le font qu'en nous entraînant avec eux vers une signification nouvelle[2], […]. »

Après les consciences réfléchies (monades inégalement clairsemées à la surface de la Terre) ; les consciences communicantes puis communiantes. La communication des sujets conscients a fait que l'objet, qu'il soit particulier ou universel, est devenu commun, dans l'expérience, à toutes les consciences.

Ce qui fait que le monde nous est commun à tous ne tient pas tant dans la perception que nous en avons (éminemment subjective), mais dans l'interprétation commune que nous en faisons à partir du langage qui devient ici déterminant quant à

1 Moïse Maïmonide, *op. cit.,* p. 93.
2 Maurice Merleau-Ponty, *La prose du monde*, *op. cit.*, p. 122.

l'apparente cohérence et crédibilité d'un univers perçu comme une réalité. La communication fait ici la communion.

C'est à ce moment précis que l'on peut situer cette seconde création ; cette naissance véritablement charnelle : l'incarnation. C'est au moment où Adam se retranche d'Éden, auquel il était lié de façon consubstantielle, que le monde se crée véritablement. C'est en se coupant du monde idéal (celui créé dans le principe ; ce *ciel du ciel* dont nous parle saint Augustin) par « centration » sur lui-même, que l'homme (principe), est devenu individu. Puis c'est en se percevant lui-même qu'il a inauguré un nouveau monde car, comme le dit Teilhard de Chardin :

> Ainsi, les fragments limités, palpables, que, dans le langage usuel, nous appelons monades, molécules, corps, ne sont *pas* des êtres *complets*. Ce n'est que leur noyau, leur centre économique. L'extension réelle de ces corps est, pour chacun d'eux, les dimensions mêmes de l'Univers[1]

C'est en se démarquant, en se différenciant que l'homme a commencé à percevoir, car il n'y a de perception que dans la différenciation. « Selon les autres, les contrariétés qui étaient contenues dans l'un en sont extraites par différenciation, […] comme Empédocle et Anaxagore ; eux aussi, en effet, font s'extraire par différenciation les autres choses du mélange[2]. »

Au commencement était la Parole. La parole est bien le symptôme du développement de la conscience de soi. Sur le plan anthropologique, c'est bien à cette période que l'homme

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, *op. cit.,* p. 35.

2 Aristote, *Physique*, Livre I, Ch. 4, [20], Garnier-Flammarion, 2000, p. 87.

prend conscience du monde et donc le réifie. C'est bien le langage, la parole qui permet la mise en commun des consciences individuelles naissantes pour en faire une communauté de consciences puis une conscience commune. Les expériences individuelles du monde sont devenues expérience commune. Par la parole, chaque dimension, chaque expérience individuelle du monde s'est enrichie de celle de l'autre pour en former une d'un niveau de réalité supérieur, commun, accrédité et validé par autrui. Un monde chaque fois un peu plus authentifié et réalisé par chaque conscience émergente et surtout communicante.

C'est à ce moment particulier de notre histoire ; celle de notre conscience, qu'il y a véritablement un début de création du monde. Une CRÉATION toujours en RÉACTION à l'intensité de nos consciences mêlées *dans* et *par* le langage ; quelle que soit la forme de celui-ci et ses infinies déclinaisons. Ainsi, par la parole humaine – geste de la pensée – laquelle n'est autre que le prolongement de celle de Dieu (Dieu donne bien à Adam le pouvoir de nommer les bêtes de la Terre [*Genèse* 2 ; 20]), le monde prend conscience de lui-même et glisse imperceptiblement d'un état idéal et indivis (qu'il est toujours intrinsèquement) à l'état matériel, réel et pluriel que nous supposons.

> Le monde phénoménologique, c'est, non pas de l'être pur, mais le sens qui transparaît à l'intersection de mes expériences et de celles d'autrui, par l'engrenage des unes sur les autres, il est donc inséparable de la subjectivité et de l'intersubjectivité qui font leur unité par la reprise de mes expériences passées dans mes expériences présentes, de l'expérience d'autrui dans la mienne[1].

1 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie...*, *op. cit.*, p. XV.

Les choses n'existent donc qu'à partir du moment où nous leur donnons un sens en les nommant. C'est en communiquant que nos expériences individuelles *se communiquent* les unes aux autres en même temps qu'elles enrichissent notre représentation du monde.

> Comme on l'a souvent dit, pour l'enfant l'objet n'est connu que lorsqu'il est nommé, le nom est l'essence de l'objet et réside en lui-même au même titre que sa couleur et que sa forme. Pour la pensée préscientifique, nommer l'objet c'est le faire exister ou le modifier : Dieu crée les êtres en les nommant et la magie agit sur eux en parlant d'eux. […] Ainsi la parole chez celui qui parle, ne traduit pas une pensée déjà faite, mais l'accomplit[1].

Or, pour prendre conscience d'une chose nouvelle, il faut avant tout en avoir l'expérience. Ainsi elle « prend corps » à travers un sens, une signification, une réalité expérimentale donc forcément affective. « […] on s'aperçoit que l'activité catégoriale, avant d'être une pensée ou une connaissance, est une certaine manière de se rapporter au monde, et corrélativement, un style ou une configuration de l'expérience[2]. » L'expérience affective se pose en amont de toute expérience effective du monde. Sachant que Dieu est par définition toute expérience, et qu'il n'a d'expérience que de lui-même, le monde tente donc de se conformer à l'expérience affective que Dieu a de lui-même.

La chose se réalise en se percevant car elle n'est qu'en prenant conscience d'elle-même. Cependant, ce que je perçois n'est que partiel. Je ne fais que m'*a*-percevoir car je suis

1 *Ibid*., p 207.
2 *Ibid*., p 222.

essentiellement infini. Quand je perçois, je perds le *Soi*. Les sens masquent l'essence. Tout ce que je perçois en moi et par moi n'est que le produit de la manifestation. Là précisément où je ne peux plus percevoir, là justement réside l'essence. Car ce qui est perçu est perdu ; Être n'est pas agir, c'est tout son contraire. Être n'est pas dans l'action, ni dans la perception qui préside à l'action, ni dans la volonté qui préside à la perception. Exister n'est pas Être. Naître c'est n'être plus, et non pas être plus.

Chaque objet, chaque être, chaque monde est en cours de création, de réalisation de l'idée totale dont il est une représentation partielle, le berceau, la chrysalide. La forme idéale cherche à s'accomplir dans la représentation tant au niveau de l'objet, dans le cadre d'une relation de perception, qu'au niveau du monde. Car en effet, de la même manière que chacune des cellules du corps est porteuse en son sein d'un patrimoine génétique ; chacune des « cellules universelles » ; - chacun des corpuscules constitutifs du « corps de l'organisme cosmique » sont également porteurs d'un « génome » ; ici non plus patrimoine génétique, mais « génésique » enchâssé au cœur de la matière.

C'est donc parce que le monde a conscience de lui-même par l'homme, qu'il existe. Mais il n'est pas pour autant achevé. Sa Création a toujours lieu. L'homme doit retrouver Dieu qui, à travers sa créature doit se retrouver lui-même mais transfiguré, accompli et réalisé dans la conscience de soi. Paul lui même nous dit que Dieu a créé l'homme pour qu'il le trouve. Et ce afin que DIEU SOIT TOUT EN TOUS (*Corinthiens* 15;28).

Peut-on ainsi dire que c'est nous qui prêtons au monde sa matérialité ? L'Univers entier n'est-il que subjectivité ? un rêve devenu commun à l'humanité tout entière car partagé par tous ? Au terme de notre vie, est-ce bien nous qui mourrons aux yeux du monde ? Ne serait-ce pas plutôt le monde qui s'évanouit sous le « regard » d'une conscience pour toujours immobile ?

Aussi, la mort survenant, nous ne perdons peut-être pas tant notre conscience individuelle et notre mémoire que nous recouvrons celle des autres et de l'Univers en son entier. *Je* devient (moi + la multitude).

> D'où cette conclusion inévitable que la concentration d'un Univers conscient serait impensable si, en même temps que tout le conscient, elle ne rassemblait en soi toutes les consciences. Non seulement conservation, mais exaltation des éléments par convergence ! […] Plus ils deviennent, tous ensemble, l'Autre, plus ils se trouvent soi[1].

Certains rêves, les expériences mystiques, shamaniques ; les expériences de mort imminente ; certains cas de schizophrénie, de privation sensorielle ; la création artistique mais également les nombreux cas d'intuitions scientifiques ou philosophiques sont quelques exemples qui rendent compte de la présence d'une réalité au vrai sens du terme ; d'un principe originel fondateur et transcendant dont, ce qui est pour certains une soi-disant *imposture hallucinatoire* peut, au contraire, en tant que perception véritable, rendre compte, à qui veut bien l'entendre, de l'imposture de ce que nous tenons aveuglément pour la réalité.

Dans la perspective d'un monde comme simple représenta-

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, *op. cit.*, p. 262.

tion tel qu'il est envisagé par Schopenhauer, il nous faut sans cesse garder à l'esprit que chaque manifestation est une ramification, et que sous le *local* se dissimule le *total*. Il n'y a pas de rupture entre les parties et le Tout.

> […] je ne suis pas dans l'espace et dans le temps, je ne pense pas l'espace et le temps ; je suis à l'espace et au temps, mon corps s'applique à eux et les embrasse. L'ampleur de cette prise mesure celle de mon existence ; mais de toutes manières, elle ne peut jamais être totale : l'espace et le temps que j'habite sont toujours de part et d'autre des horizons indéterminés qui renferment d'autres points de vue. La synthèse du temps comme celle de l'espace est toujours à recommencer[1].

> Le Monde de ce point de vue, n'apparaît plus semblable à un agrégat d'éléments soudés entre eux, il est une sphère unique aux innombrables centres de perspective et d'action. Il est multiple, non comme un tas de pierres (somme de parties juxtaposées) mais comme un mélange gazeux (où chaque gaz occupe le volume tout entier du mélange) (comparaison déplorablement grossière, évidemment).

> Chaque élément, étant strictement coextensif à tous les autres, au tout, est réellement un *microcosme*. Monde Universel = Monde centré sur Pierre + Monde centré sur Paul… etc...[2]

Toutefois, mon corps n'est pas la matière à laquelle ma conscience s'applique comme l'outil par rapport à la main. Mon corps, tous corps, sont la partie visible de ma conscience. Il est, ils sont la conscience transfigurée, formalisée, spatialisée et en définitive, matérialisée. Une conscience CONSTITUANTE devenue CONSISTANTE. « […] le signe ici n'indique pas seulement sa signification, il est habité par elle, il est d'une certaine manière ce qu'il signifie[3] […]. » Et ce signe n'est pas

1 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie...*, *op. cit.*, p. 164.
2 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, *op. cit.,* p. 35.
3 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie…, op. cit.*, p. 188.

seulement le corps dont nous parle Merleau-Ponty, mais tout ce qu'il perçoit comme le dit Bergson, autrement dit l'Univers dans sa totalité. « Car si notre corps est la matière à laquelle notre conscience s'applique, il est coextensif à notre conscience, il comprend tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles[1]. »

Parce que nous considérons ou interprétons le monde et les choses qui le composent comme étant *en dehors* de nous, nous objectivons sans cesse. Nous extériorisons. Or, en percevant la chose, nous la vivons de l'intérieur. Pas de notre intérieur subjectif, mais de l'intérieur de la chose elle-même. « […] le regard est ce génie perceptif au dessous du sujet pensant qui sait donner aux choses la réponse juste qu'elles attendent pour exister devant nous[2]. »

Le regard, et au-delà, la perception de manière générale, non seulement détermine, mais organise et complexifie. Ce qui signifie qu'il y a une orientation déjà prédéterminée dans l'acte de percevoir. Même si le monde est neutre affectivement, la perception de ce dernier n'est jamais neutre en intention. Elle est déterminante et prédéterminée. C'est pourquoi la perception n'est jamais un acte isolé et sans origine, mais elle participe, au contraire, d'une mise en lumière, d'une RÉVÉLATION.

Ainsi, nous nous manifestons à nous-mêmes au travers de nos actes, mais sans jamais nous atteindre parce que nous sommes infinis. Nous sommes la coïncidence de l'homme avec lui-même, et au-delà, de l'Univers avec l'homme. Le monde

1 Henri Bergson, *Les deux sources…, op. cit.*, p 274.
2 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie…, op. cit.*, p 305.

s'exprime à travers nous autant que nous nous exprimons à travers lui. Nous sommes la frontière sans cesse repoussée entre le Néant et le Total.

Nous sommes ce dont nous sommes faits ! Et si donc nous faisons ce que nous sommes, en *faisant*, nous traduisons et déclinons sous une multitude de formes (eu égard à notre complexité du moment) un besoin premier et originel, déjà mais non seulement manifesté dans les êtres pluricellulaires, mais aussi dans les premières particules constitutives de notre Univers.

Or, ce n'est pas parce que ce besoin est premier qu'il est nécessairement primitif. Inversons notre vision des choses. N'est primitif que son mode d'expression. L'évolution cérébrale n'a pas ajouté à une émotion unique et primitive les différents sentiments qui nous caractérisent aujourd'hui. Elle n'a fait que subdiviser un « noyau affectif originel » en de multiples nuances « contenues » en lui mais jusque-là inaptes à se manifester. Ainsi, toutes les aspirations, tous les désirs, toutes les formes de volontés humaines ou animales et même – puisqu'ils sont à l'origine de la complexité – tous les mouvements d'atomes et de particules d'un bout à l'autre de l'Univers, ne servent et ne traduisent qu'un seul et unique besoin originel et premier, mais pas pour autant « primitif ». Bien au contraire, plus le mode d'expression sera complexe, adapté (l'homme ou à terme, l'Univers dans sa totalité), et plus les contours de cette Raison universelle se feront nets et précis et notre vision plus claire. « Or les formes qui sont hors de la matière ont un être plus complet et plus universel que les formes qui sont dans la matière, puisque les formes sont reçues

dans la matière selon la capacité de la matière[1]. »

Ainsi, et depuis les origines, il s'agit bien d'un seul et même besoin affectif premier, différemment exprimé en fonction de la complexité de son support matériel puis organique, et qui se révèle enfin chez l'homme par des sentiments plus complexes et subtils les uns que les autres. La conscience ne surgit donc pas d'une mémoire devenue assez complexe pour susciter son apparition, mais s'élève et se manifeste à partir d'elle. Tout comme le nitrate d'argent révèle sur le papier photographique l'empreinte de la lumière ; la mémoire, et en amont la complexité, révèle dans la matière l'empreinte de la conscience. Les deux phénomènes apparaissent donc comme antérieurs à toute structure organique, a *fortiori* animale. C'est l'organisme qui est au service de la conscience et non le contraire. Depuis longtemps les sciences nous ont habitués (pour ne pas dire conditionnés) à envisager le phénomène conscient comme une fonction que les organismes primitifs ont dû développer, en réponse à un milieu hostile afin de mieux lutter pour leur survie. Faux ! Cette conscience-là est uniquement secondaire, individuelle. Elle est superficielle ; partie visible de l'iceberg. Le phénomène conscient n'est pas la résultante d'une adaptation évolutive. C'est l'Évolution qui est, bien au contraire, au service d'une conscience primitive et sous-jacente. C'est cette dernière qui a entrepris l'élaboration du couple complexité/mémoire afin de transmettre, pérenniser et exprimer de plus en plus clairement une *raison*, un *message des origines*.

1 Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Livre II, ch. 92, § 8, Garnier-Flammarion, 1999, p. 389.

La volonté qui nous caractérise, nos choix ne sont libres qu'en apparence. Ils ne dépendent pas de nous car nous ne sommes pas ce que nous croyons être.

> […] ; ainsi la mémoire est liée à l'existence historique : à mesure que nous nous dépouillons de nos personnages sociaux, de nos enveloppes cosmiques, nous sommes de moins en moins conscients, mais de plus en plus nous-mêmes : à la limite la mémoire des vies étant éliminée, nous ne serons plus qu'être. Dans ces conditions la personnalité liée à la mémoire n'a pas d'existence absolue : ce qui existe, ce sont ces divers rôles que nous jouons dans le temps sous l'effet des conjonctures astrales et des devoirs[1].

Il y a en moi un cosmos en gestation. Mais un cosmos en gestation, cela s'appelle un chaos[2].

Michel Tournier,
Vendredi ou les limbes du Pacifique.

Créer véritablement, c'est laisser se manifester notre *chaos intérieur*, et par là même, ce *cosmos en gestation*. Mais cet accomplissement ne sera possible que si l'on accepte à chaque instant de renoncer à cette complexité nouvellement élaborée. La dynamique universelle ne pourra progresser et accomplir son Grand Œuvre sans le renoncement à ce qui vient de naître. Être libre véritablement, c'est s'oublier, car nous ne sommes que parce que nous nous souvenons d'avoir été.

En tant qu'organismes complexes et consciences réfléchies, nous ne sommes, en définitive, pas plus libres que les

1 Jean Guitton, *Justification du temps*, puf, coll. « Quadrige », 1993 [1942], p 44.

2 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, coll. « folio », 1998 [1969], p. 117.

premières particules constitutives de l'Univers et de nos corps. Nous sommes prédéterminés à vivre. Nous ne faisons qu'exprimer une nécessité originelle vitale et irréductible dont les volontés apparemment libres d'aujourd'hui ne sont que les dernières manifestations. Nous nous croyons libres quand nous voulons. Mais cette liberté n'est qu'une chimère. Nos consciences réfléchies, nos individualités ne sont que les conséquences, les ombres portées d'une complexité en perpétuelle évolution.

En soi, la mémoire n'est rien ; tout comme la conscience individuelle qui lui est associée. Elle n'est qu'un outil, un langage élaboré par la complexité pour permettre à l'idée qui se trouve « derrière » de s'exprimer. Mais cette expression n'est que partielle. D'une part parce que nos personnages sociaux, nos volontés superficielles tendent à l'étouffer ; d'autre part, parce que le tandem complexité/mémoire continue d'évoluer, de grandir, et que nous ne pouvons qu'à peine imaginer ce que pourrait donner dans un avenir sans doute encore lointain, toujours plus de complexité, autrement dit toujours plus de conscience manifestée.

MATIÈRE

La matière n'est rien. Elle n'est que l'image objectivée que nous prêtons à des perceptions intrinsèquement, originellement et essentiellement subjectives. Elle n'est que sensations et ces dernières ne sont rien sinon des informations dépourvues de sens ; des contenants, jamais des contenus ; des signifiants, jamais des signifiés. Il nous faut alors convertir ces sensations en perceptions en leur octroyant une signification, en y

associant une interprétation éminemment affective et donc subjective. Cependant, quand je dis que la perception n'est qu'une interprétation affective de la sensation, il s'avère que la sensation elle-même, en amont, n'est que l'altération, la vibration d'un NOYAU AFFECTIF PRIMORDIAL, collectif, universel et transcendant ; fondement de toute subjectivité comme de toute réalité objective. L'Univers n'est en fait pas plus intérieur que notre intériorité n'est en soi, originellement universelle. Les deux « mondes » ne sont que les deux versants d'une même montagne successivement mise en lumière par la conscience. Remonter jusqu'à ce *cœur de la matière* c'est voir enfin s'estomper l'artificielle frontière dressée entre intériorité et extériorité, entre l'individuel et le collectif, le particulier et l'universel.

> *Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière confuse.*
>
> *I Corinthiens, 13; 12.*

La matière ne serait-elle qu'une représentation « en miroir » de l'interprétation que nous prêtons à nos sensations ?

Avant qu'il y ait matière il faut qu'il y ait matérialisation ; c'est-à-dire reconnaissance de la sensation dite matérielle comme symbole de la matière. Cette matérialisation donc, n'est que le point de contact, de résistance entre deux forces ou principes opposés. Ce point de contact devenant par interprétation, matérialisation. Cette enveloppe palpable de ce qui n'est que représentation devient pour chacun la matière.

Dans *la Biologie de l'Esprit*, le professeur M. Deric Bownds

nous dit entre autres : « […] les systèmes nerveux plus compliqués sont devenus capables de distinguer une sensation interne (qu'est-ce qui m'arrive ?) d'une perception (qu'est-ce qui se passe ?).[1] » Ici, je corrigerais en disant : les systèmes nerveux plus compliqués sont devenus capables de convertir en l'objectivant, une représentation (ou perception) *toujours interne* en une sensation affectivement interprétée comme externe. Il n'est plus ici question d'une connaissance objective, mais d'une *objectivation de la connaissance*.

———

Si l'on en croit saint Augustin, le monde serait déjà passé par deux états successifs. L'un d'avant le péché, l'autre après : ce dernier étant encore le nôtre aujourd'hui.

> Car avant qu'il n'y eût de jour, tu avais déjà fait un ciel, mais c'était là le ciel de ce ciel, puisque dans le Principe tu avais fait le ciel et la terre. Quant à cette terre même que tu avais faite, elle était matière informe, puisqu'elle était invisible et inorganisée, et au dessus de l'abîme étaient les ténèbres[2].

> C'est que, en effet, le ciel du ciel, que dans le Principe tu fis, est, en quelque sorte, une créature intellectuelle. Sans partager le moins du monde ton éternité, ô Trinité, elle y participe toutefois, et la contemplation de ton éternité, dans une douce félicité, limite fortement sa mutabilité ; s'attachant à toi, sans défaillance depuis sa création, elle échappe à la ronde et à l'alternance des temps[3].

C'est ainsi que cette créature ou création intellectuelle de

1 M. Deric Bownds, *La Biologie de l'Esprit*, Dunod, Paris, 2001, p. 34.
2 Saint Augustin, *Les Confessions*, *op. cit.*, pp. 1061-1062.
3 *Ibid*., p. 1062.

Dieu peut s'étendre depuis le premier ciel et la première terre jusqu'au péché.

Lorsque Dieu fait l'homme à son image, comme il est dit en *Genèse* 1 ; 26, le monde n'est pas encore créé tel que nous le percevons aujourd'hui. « Tu l'introduisis alors dans le Paradis qu'avait planté ta droite *avant qu'apparut la Terre* [1][…][2]. » La note 6 de l'édition de *La Pléiade* nous dit bien que : « D'après certaines traditions juives, le Paradis faisait partie des sept choses créées avant le monde. On appuyait cette affirmation sur *Genèse* 2 ; 8 où l'on comprenait *miqqédém* au sens de "au commencement", c'est-à-dire "avant la création", et non au sens de "à l'orient". » C'est ce *ciel du ciel* et cette *terre informe* dont nous parle saint Augustin. On voit bien à travers ces différents témoignages qu'il y aurait eu une création avant la Création. Augustin nous confirme que ce monde d'avant la Création « […] n'était pas un rien absolu, mais quelque chose d'informe, sans aucune figure[3] ». *Sans aucune figure*, autrement dit, sans représentation spatiale. Une création spirituelle, intellectuelle comme il est dit plus haut, et non pas matérielle.

> Mais où est-il, Seigneur, ce "ciel du ciel" dont il est dit dans le psaume : Le ciel du ciel appartient au Seigneur ; la terre il l'a donnée aux fils des hommes [Psaumes 115 ; 16] ? Où est-il ce ciel que nous ne voyons pas, ce ciel à côté duquel tout ce que nous voyons n'est que terre ? Car tout cet univers sensible, dont notre terre constitue la base, reçoit – même si ce n'est pas partout –, une belle apparence, et cela

1 C'est moi qui souligne.
2 *Écrits intertestamentaires*, IV Esdras, III, 6, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 1399.
3 Saint Augustin, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 1058.

jusque dans ses derniers éléments. Mais en comparaison de ce ciel du ciel, le ciel même de notre terre n'est que terre : aussi bien n'est-il pas déplacé de qualifier de "terre"ces deux corps – ciel et terre –, au regard de ce ciel mystérieux qui appartient au Seigneur, et non aux fils des hommes[1].

En effet, si l'on prête attention aux premiers versets de la *Genèse*, on s'aperçoit qu'il y a bien deux temps dans la création du monde associée à celle de l'homme. Le premier temps serait une création proprement dite, autrement dit une naissance dont les différents stades nous sont décrits depuis le verset 4 du chapitre 2 jusqu'au verset 6 du chapitre 3 ; moment précis où la femme mange du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Au sein de cette première création, l'homme et la femme, qui ne sont d'ailleurs pas encore nommés, disposent bien d'un corps fait de chair ; mais une chair absolument parfaite et finie. Une chair totalement achevée comme se doit de l'être l'ensemble de la création à l'issue du septième jour.

L'homme vivait donc dans le paradis comme il le voulait […] ; il vivait sans aucun besoin, ayant en son pouvoir de toujours vivre ainsi. […] Aucune corruption dans le corps ou extérieure à son corps n'imposait à ses sens de désagréments. Il n'avait à craindre aucune maladie au-dedans, aucune blessure au-dehors. Une santé parfaite dans sa chair, une tranquillité totale dans son âme. Dans le paradis, ni le chaud ni le froid n'existaient, […][2].

Augustin nous dit bien qu'à l'origine, l'homme devait jouir d'une chair spirituelle et qu'il est devenu charnel dans son

1 *Ibid*., p. 1058.
2 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, p. 591.

esprit[1]. C'est donc bien en son esprit que l'homme a péché, et par son esprit qu'il est devenu charnel ; que son corps s'est matérialisé, incarné. C'est bien ici l'esprit qui implique la chair et ses affections. « L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière du sol […] » *Genèse* 2 ; 7. La forme matérialise l'idée que Dieu a de l'homme, et cette matière est à l'origine sans corruption.

> […] la chair humaine en question a connu un certain état avant le péché, état où il lui était impossible de subir la mort, puis un autre, après le péché, où il est apparu, dans les épreuves de cette mortalité, qu'elle ne pouvait garder perpétuellement la vie ; lors de la résurrection des morts, son état sera donc différent de celui que nous connaissons[2].

Pour mieux comprendre les tenants et les aboutissants de l'incarnation, il me paraît nécessaire d'éclaircir l'idée que nous nous faisons de la matière. Idée, évidente en apparence, mais qui s'obscurcit dès qu'on l'approfondit. Dieu ne crée pas la forme avec la matière, pas plus qu'il ne crée la matière pour l'informer ensuite. C'est en créant la forme qu'il matérialise. Il faut bien comprendre qu'ici, aux origines métaphysiques du monde, la notion de matière n'est que le mode d'expression de la forme ; son mode de représentation. Quant à la forme elle-même, elle est en premier lieu une représentation de l'esprit. Ainsi, comme le dit Aristote dans *De l'âme* 431 A (15) : « Aussi l'âme ne pense-t-elle jamais sans représentation[3]. »

Il n'y a de création qu'au niveau de la forme, jamais au

1 *Ibid*., p. 575.
2 *Ibid*., p. 979.
3 Aristote, *De l'âme*, *op. cit.*, p. 235.

niveau de la matière. La matière en soi n'existe pas ; elle n'est qu'une perception plus ou moins intense de la forme, et n'est sujette qu'à transformation, métamorphose, mais jamais objet de création. Elle n'est que l'ombre de la forme et lui est consubstantielle. L'ombre projetée d'une forme elle-même mise en lumière par la conscience. Elle n'est qu'une conséquence, une sensation de matérialité qui ne dépend que du niveau de perception de la forme. Il n'y a donc pas de matière en tant que réalité indépendante et autonome susceptible de recevoir quelque forme que ce soit. Il n'y a que *matière à perception*, car seule la perception est digne de foi : *foi perceptive* de Merleau-Ponty. Ce n'est pas la forme qui *descend* dans la matière ; c'est la formalisation (en tant que perception) qui élève *la chose* (*ou Idée*) vers une réalité (ou sensation) supérieure (autrement dit matérialité).

« Or, que la volonté s'ajuste à la grandeur de la matière est une fiction[1]. » Car c'est la matière qui s'ajuste à la grandeur de la volonté. Aristote également associe la matière à l'indétermination[2]. De même Schopenhauer : « Nous pouvons nous représenter la forme sans la matière, mais non l'inverse, parce que la matière, dépouillée de la forme, serait la volonté même[3], […] ».

Il ne peut donc y avoir de matière sans forme (et de forme sans représentation). De la même manière, il ne peut y avoir de forme sans matière (sans perception de celle-ci). Originellement *perception de la forme*, la matière est devenue

1 Plotin, *Traités 7-21*, Traité 12, 8, Garnier-Flammarion, 2003, p. 247.
2 Aristote, *Physique*, *op. cit.*, p. 208.
3 Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 1027.

au cours de l'évolution une *forme de perception.* Enfin, abusés par nos sens, nous avons fini par lui octroyer le statut d'une réalité pleine et entière, autonome, autosuffisante, sur laquelle nous avons, avec les sciences, fini par faire reposer l'ensemble de notre vision du monde. Or, comme dans la *caverne* de Platon, ce que nous considérons ainsi comme une réalité scientifique et universelle, n'est que l'ombre portée d'une idée que nous nous faisons du monde. Une ombre changeante, mouvante et amenée tôt ou tard à disparaître le jour où notre conscience commune et universelle parviendra à son zénith.

LES DEUX HUMANITÉS

À partir de là, il est tout à fait permis d'envisager différents états de la matière tout au long de la création. Une matière qui aurait été à certains âges plus spirituelle et qui pourrait être amenée à le redevenir. C'est bien ce que nous dit saint Augustin. Si nous acceptons de reléguer la matière au second plan et d'y substituer le principe d'une forme de perception ; - ou perception de la forme -, il n'y a plus d'obstacle à lire Augustin au premier degré quand il nous dit que l'homme d'alors disposait bien d'un corps spirituel et non charnel. Plus précisément, que cette chair d'alors était une chair spirituelle, et qu'elle l'est d'ailleurs toujours aujourd'hui car : « […] l'homme, qui, en restant fidèle au commandement, devait jouir d'une chair spirituelle, est devenu charnel dans son esprit[1] ; […] ». Car c'est bien l'esprit, autrement dit notre conscience et notre perception qui implique la chair et ses avatars.

Les mots de Teilhard de Chardin font écho à ceux

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, p. 575.

d'Augustin :

> On pourrait se représenter Adam et Ève, avant la Chute, comme formant une Humanité plus spirituelle que la nôtre. Par suite d'une infidélité analogue à celle des Anges, cette pré-humanité serait devenue moins spirituelle, plus matérielle ; et c'est précisément cette matérialisation qui aurait engendré le « multiple » douloureux d'où la conscience remonte, de partout, maintenant, si péniblement[1].

Comme le dit Jean Guitton, rien n'a jamais changé, nous sommes toujours de Dieu et en Dieu, ici et maintenant. Seul, notre regard, notre perception du monde, de nous-mêmes et de Dieu a changé. C'est par notre regard que nous nous sommes retranchés de la Vérité. C'est nous qui nous condamnons nous-mêmes parce que nous ne regardons pas dans la bonne direction et que nous avons fini par l'oublier et nous avec.

Dans ce premier monde spirituel de la première création, Adam et Ève vivaient nus et assumaient, par ignorance ou innocence, leur nudité. Et c'est ainsi « … qu'ils lui prêtèrent trop d'attention ». Déjà pour Augustin, et plus tard pour Bergson, l'attention est bien ici l'équivalent d'une prise de conscience d'exister. Goûter du fruit de l'arbre de la connaissance aura été, d'un point de vue symbolique, le premier acte individuel. Il est la première manifestation d'un désir de liberté, d'une volonté individuelle à la seule initiative de l'homme. Acte décisif menant tout droit à la corruption, non pas du corps, comme nous l'avons vu, mais de la perception qu'on en a. Car je le répète, gardons toujours à l'esprit que rien au fond n'a jamais changé et que Dieu, quelle que soit la forme que nous lui donnions, est toujours là, si près de nous qu'il y

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, *op. cit.,* p. 66.

est confondu.

À l'image du Créateur, l'homme a désiré agir sur le monde ; ne se contentant plus d'être en Dieu, mais voulant EXISTER. « Ainsi, l'amour de l'action à l'encontre des impressions successives du corps détourne l'âme de la contemplation des choses éternelles, […]. En général, l'amour de l'action, qui détourne du vrai, est issu de l'orgueil, par lequel l'âme a préféré copier Dieu plutôt que de servir Dieu[1]. » Car exister c'est s'exiler. Et c'est ainsi que par la connaissance et la conscience de soi l'homme Adam s'est retranché du Paradis, de son *Éden intérieur*, et a fait du monde un lieu de dureté et de douleur.

Ce n'est qu'après avoir péché qu'Adam et Ève sont pour la première fois nommés. Leur péché de connaissance a donc bien été synonyme d'une prise de conscience de leur individualité et de leur identité. D'un point de vue historique, n'est-ce pas là, tout simplement, le moment précis de l'émergence de la conscience réfléchie ? L'homme, à cette période charnière de l'Évolution, se perçoit lui-même en tant qu'être vivant et libre, entraînant à sa suite toute la création dans un acte unique, instantané en même temps qu'imperceptible de matérialisation. Moïse d'ailleurs ne date-t-il pas la *Genèse* vers - 46 000 ans avant Jésus-Christ ? Or, sur le plan anthropologique, « […] il existe des preuves qu'une soudaine floraison du langage se soit produite il y a environ 50 000 ans[2], […] ».

À deux mille ans près, la concordance des dates reste

1 Saint Augustin, *La Musique*, Livre VI, XIII, §39-40, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 716.

2 M. Deric Bownds, *op. cit.*, p. 83.

cependant assez troublante.

« Après cela, Adam appela sa femme du nom d'Ève, parce qu'elle devait devenir la mère de tout vivant. Alors Jéhovah Dieu fit à Adam et à sa femme de longs vêtements de peau et les en revêtit. » (*Genèse* 3; 20).

Auparavant, l'homme était spirituel, fait d'une chair parfaite pas encore corrompue par le péché. Par suite, immergé dans la matière, il devient un corps fait de chair et de sang sujets à la corruption ; autrement dit une *âme vivante* (I. *Corinthiens* 15; 45).

Toutefois, nous sommes toujours un et ancrés à jamais dans l'éternité en Dieu et en Éden (quelles que soient les formes que nous leurs prêtions). « *Tes années ne sont qu'un seul jour*, et ton "jour", il n'est pas là jour après jour, mais aujourd'hui, et ton "aujourd'hui" ne cède pas plus devant un "demain" qu'il ne succède à un "hier"[1]. » Seul, au moment symbolique de la transgression, notre regard sur le monde et sur nous-mêmes a changé. Notre regard est déformant car nous avons *reformé* le monde à notre image ; à l'image de nos désirs, de nos peurs et de notre toute nouvelle, étourdissante et enivrante individualité. Rien n'a jamais changé, car c'est *en* notre esprit et *par* l'Esprit que nous sommes devenus charnels ; ou que nous croyons l'être.

> Ce n'est pas qu'il y ait eu sur l'œil un voile qui (ensuite) ait été enlevé ; mais il lui survint un autre état dans lequel il trouvait laid ce qu'il n'avait pas trouvé laid auparavant[2]. » « Une juste condamnation en

1 Saint Augustin, *Les Confessions*, *op. cit.,* p. 1040.
2 Moïse Maïmonide, *op. cit.*, p. 33.

a résulté, une condamnation telle que l'homme, qui, en restant fidèle au commandement, devait jouir d'une chair spirituelle, est devenu charnel dans son esprit ; et parce que, par orgueil, il s'est complu en lui-même, la justice de Dieu l'a donné à lui-même[1]. » « […]- et tu sais, toi, Seigneur, comment tu as revêtu les hommes de tuniques de peau après que le péché les eut rendus mortels[2].

Comme le dit Teilhard de Chardin, « Le monde animal, évoluant à part, où seraient tombés […] nos premiers parents, est quelque peu difficile à concevoir ». L'idée d'une « refonte de l'univers expérimental par le péché originel » est l'hypothèse qu'il retient et la plus en adéquation avec un monde considéré comme une simple représentation (au sens où l'entend Schopenhauer). C'est-à-dire une projection de l'Esprit. Hypothèse en accord également avec l'idée centrale d'une matière qui n'est plus la *materia matrix* ; le substrat sur lequel tout repose (et sur quoi la science fait tout reposer) – mais une matière réduite à une perception de la forme en même temps que forme de notre perception.

Toute notre expérience scientifique nous en avertit : au dessous de l'électron, de l'énergie, la Matière est encore analysable, elle est indéfiniment décomposable en éléments naturels, dans le temps et dans l'espace,– il n'y a pas d'atomes au sens étymologique du mot. La matière est essentiellement pluralité sans limites, poussière : il est donc impossible de construire sur elle ; et celui qui voudrait la suivre jusqu'au bout d'elle-même tendrait vers le néant. La Matière n'est pas un fondement stable du Monde : elle est une *direction* où les choses disparaissent toujours un peu plus à mesure qu'elles perdent un peu plus d'unité[3].

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, pp. 575-576.
2 Saint Augustin, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 1098.
3 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, *op. cit.,* pp. 54-55.

Ainsi, le regard porté vers les improbables fondements de la matière nous dévoile une désunion quand la complexité associée à l'entropie tend vers toujours plus d'union, d'unité ; vers la réalisation d'une réalité sous-jacente, principielle et vivifiante.

> […] notre faculté de penser ne fait que retrouver, dans la matière, les propriétés mathématiques qu'y a déposées par avance notre faculté de percevoir. Ainsi, nous sommes assurés de voir la matière se plier avec docilité à nos raisonnements ; mais cette matière, dans ce qu'elle a d'intelligible, est notre œuvre : de la réalité "en soi" nous ne savons et ne saurons jamais rien, puisque nous ne saisissons d'elle que sa réfraction à travers les formes de notre faculté de percevoir[1].

Ces deux humanités dont il vient d'être question ne sont que les deux premiers actes (parallèlement à la Création et à l'Incarnation), d'une pièce qui en compte trois. Cette humanité du péché, ce monde lié à la matière ; baigné en elle depuis la nuit des temps, ce doit à terme de retrouver enfin une existence, une réalité originellement et intrinsèquement spirituelles ; et qu'il n'a jamais cessé d'être depuis le premier jour (qu'il soit cosmologique ou biblique). « Baigne toi dans la matière fils de l'homme […] c'est elle qui a jadis bercé ton inconscience ; c'est elle qui te portera jusqu'à Dieu. » Car en effet, et comme le dit Teilhard, la matière n'est originellement pas moins spirituelle et divine que Dieu lui-même, cause de l'ensemble du système de choses. C'est nous qui l'avons *dé-spiritualisée*, qui l'avons dévalorisée et dégradée en la séparant de l'esprit et en lui octroyant une autonomie, une indépendance et une toute puissance qu'elle n'a jamais eu. La matière n'est ni

1 Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, puf, coll. « Quadrige », 1998 [1941], p. 205.

plus ni moins que ce que nous y mettons quand nous la percevons.

C'est au cours de ce troisième acte à venir, celui d'une *re-spiritualisation* en même temps que celui d'une divinité et d'un cosmos tout entiers transfigurés, renouvelés et réaffirmés que Dieu en l'Homme et l'Homme en Dieu scelleront une nouvelle alliance dans l'achèvement du système de choses en même temps que notre participation en pleine conscience à cette ultime Révélation.

Toutefois, quand et comment cet acte final et révélateur aura-t-il lieu ? Si l'Univers, le monde et l'homme doivent changer d'une façon aussi radicale qu'elle est annoncée dans les Écritures, quels seront les modes de l'intervention divine et quel rôle l'homme a t-il à jouer au cœur de ces bouleversements cosmiques ou planétaires à venir ? Comment le Créateur pourra pénétrer et ainsi transformer le monde sans effraction ; sans briser ou court-circuiter toutes les chaînes de causalité mises en lumière par les sciences jusque dans leurs plus infimes terminaisons ? Est-ce en transformant les esprits que Dieu transformera le monde dans un rapport de cause à effet ; confirmant ainsi l'ascendance de l'esprit sur la matière ? Ou est-ce que, comme le dit Teilhard, ressusciter un seul homme équivaudrait à ressusciter un monde dans sa totalité ? « Nous entrevoyons, ici, pourquoi la Résurrection effective des corps est remise à « la fin du monde ». La restauration de la Chair est un phénomène d'ordre cosmique plutôt qu'individuel. En vertu de l'essence même de la matérialité, *ressusciter un*

seul corps équivaut, pour Dieu, à *reconstituer un Monde*[1]. »

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Écrits du temps de la guerre,* Éditions du Seuil, 1976, p. 385.

Le but ne serait atteint que s'il y avait finalement
Ce qui aurait dû théoriquement exister à l'origine,
Une humanité divine.

Henri Bergson,
Les deux sources de la morale et de la religion.

La vérité doit donc être la fin ultime de tout l'univers.

Thomas d'Aquin,
Somme contre les gentils I, Ch. 1.

Entrez ici en paix : voici le jour de l'Éternité.

Coran. L. 34.

3. ACHÈVEMENT & RÉVÉLATION

ACHEVER LE MONDE

Toutefois, et si comme le dit Thomas, Dieu lui-même est par son essence cause de l'être pour les autres choses et que, selon Plotin, l'Intellect étant réellement, pense les choses et les fait exister, il est dans ces choses. Ainsi donc, le pêché d'orgueil dénoncé par Augustin n'est autre, même si c'est indirectement, que le pêché de Dieu lui-même. Mais si Dieu est en nous, c'est toujours en puissance et jamais totalement en acte. Si nos volontés sont mauvaises ou mal orientées, c'est parce qu'elles sont l'expression d'un défaut de bien dans les objets qu'elles visent.

« […] le mal d'ici-bas vient en effet d'un manque, d'une privation et d'un défaut, il est l'affection d'une matière inachevée ou de quelque chose qui ressemble à la matière[1]. » Ce défaut de bien résulte donc bien d'une incomplétude de Dieu ou de sa Volonté en acte, bien qu'il soit en nous complet

1 Plotin, *Traités 1-6*, Traité V, 10, Garnier-Flammarion, 2002, p. 208.

en puissance car : « […] l'âme est entièrement présente en toutes choses, semblable au père qui l'a engendrée parce qu'elle reste une, en étant partout. […] et c'est en vertu d'elle encore que "ce monde-ci est un dieu"[1]. »

> Il se cache, sans aucun doute, sous le mouvement ascendant de la vie, l'action continue d'un Être qui soulève, par le dedans, l'Univers. – Sous l'exercice ininterrompu des causes secondes il se produit (dans de nombreux miracles) une dilatation exceptionnelle des natures, très supérieure à ce que pourrait donner le jeu normal des facteurs et des excitants créés. Les faits matériels, pris objectivement, *contiennent du Divin*. Mais ce Divin n'est en eux, relativement à notre connaissance, qu'une simple puissance. Il restera donc *en puissance* aussi longtemps que nous n'aurons pas, pour réaliser dans notre esprit le Monde supra-sensible, des facultés suffisamment préparées, non pas seulement par l'exercice de l'analyse et de la critique, mais bien plus encore par l'affinement moral, et une fidélité entière à suivre l'étoile toujours montante de la vérité[2].

> […] si Dieu nous laisse souffrir, pécher, douter, c'est qu'il *ne peut pas*, maintenant et d'un seul coup, nous guérir et se montrer. Et, s'il ne le peut pas, c'est uniquement parce que nous sommes encore *incapables*, en vertu du stade où se trouve l'Univers, de plus d'organisation et de plus de lumière. […] Nos doutes, comme nos maux, sont le prix et la condition même d'un achèvement universel[3].

S'il ne peut pas, maintenant et d'un seul coup nous guérir et se montrer, c'est aussi parce qu'il s'opposerait de fait à nos volontés individuelles en s'imposant à notre regard. Nous ne l'accepterions alors que par crainte et soumission. Ce serait alors réduire l'acte de Création à une futile démonstration de puissance. Futile et inutile car susceptible d'être à tout instant

1 Plotin, *Traités 7-21*, Traité X, 2, Garnier-Flammarion, 2003, p. 156.
2 Pierre Teilhard de Chardin. *Comment je crois*, *op. cit.,* pp. 39-40.
3 *Ibid.,* p. 152.

interrompue par celui-là même qui l'a suscitée. Cela ferait du Créateur, en plus d'un être imposant sa loi au mépris de l'amour, un être inconstant, superficiel et manipulateur, ne cherchant à impressionner que lui-même et réduisant ceux qu'il avait soi-disant créés par amour à de simples marionnettes dont il pourrait à chaque instant interrompre les souffrances par le simple mouvement de sa volonté toute puissante.

> *Mais parce que toute substance créée est nécessairement déficiente par rapport à la perfection de la bonté divine, et que pour que fût plus parfaitement communiquée aux choses la ressemblance de la bonté divine, il fallut qu'il y eût de la diversité dans les choses, de sorte que ce qui ne peut être parfaitement représenté par une seule fût diversement représenté sur un mode plus parfait, à travers des choses diverses. Ainsi l'homme, quand il voit qu'un seul mot ne peut suffire à exprimer ce que son esprit a conçu, multiplie diversement les paroles, pour exprimer par cette diversité, la conception de son esprit*[1].

Si donc les êtres, inertes ou vivants, qui constituent l'ensemble de la Création, sont incomplets en acte, inachevés, non réalisés, c'est parce qu'ils ne se sont pas faits la ressemblance parfaite de la cause originelle qui les a engendrés. « Un effet est parfait au plus haut point quand il revient à son principe. […] Pour que l'ensemble des créatures acquière la plus haute perfection, il faut donc qu'elles reviennent à leur principe[2]. » Car une création ou créature à la ressemblance parfaite de Dieu ne pourrait être que Dieu lui-même. Et c'est pourtant bien là le but ; la fin ultime de toute chose étant d'être à l'image de son créateur pour s'immerger en lui. « Or, la nature divine est communicable par similitude[3]. »

1 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre III, *op. cit.*, pp. 343-344.
2 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre II, *op. cit.*, p. 198.
3 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre I, *op. cit.*, p. 263.

« Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » (*Genèse* 1;26). « Quand Dieu se manifestera nous serons semblables à lui car nous le verrons tel qu'il est. » (I *Jean*. 3;2). Cependant, comme nous l'avons vu plus haut, pour qu'une chose soit absolument achevée, il faut qu'elle soit passée par un certain nombre de *similitudes*. Car une chose créée n'atteint pas sa perfection en une seule unité. « S'il doit parvenir à une parfaite densité, en d'autres termes s'il doit y avoir un objet absolu, il faut qu'il soit une infinité de perspectives différentes contractées dans une coexistence rigoureuse, et qu'il soit donné comme par une seule vision à mille regards[1]. »

Ainsi l'idée de l'homme n'est pas en un seul homme mais en tous. L'homme sera donc achevé au terme d'un certain nombre d'individus. « Or la fin de ce mouvement (le mouvement du ciel) ne peut pas être la multiplication des âmes à l'infini, puisque *infini* contredit la définition (*ratio*) de la fin. Il n'y a donc pas d'inconvenance à affirmer que le mouvement du ciel s'arrête une fois atteint le nombre des hommes qui a été fixé[2]. »

Or, *achèvement* et *perfection* ne peuvent se concevoir en dehors d'une certaine forme de complétude, de stabilité et donc d'unité. Par les répétitions successives, à chaque instant, à chaque perception, à chaque palpitation de conscience, le monde se révèle chaque fois un peu plus, toujours plus complexe, plus complet et donc unifié. Le mal, la douleur, les souffrances apparaissent donc comme un défaut de bien ; l'expression d'un monde inachevé et incomplet en même temps

1 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie...*, *op. cit.*, p. 84.
2 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre IV, *op. cit.*, p. 424.

que celle de notre liberté. Liberté de choix entre être et agir, être et vouloir, ÊTRE et EXISTER. C'est donc parce que le bien peut être l'objet d'un choix librement consenti qu'il est véritablement le bien suprême. Car quel bien serait celui qui, même indirectement, se trouverait néanmoins imposé à notre volonté ? C'est bien parce que, par amour, Dieu nous a fait libres, qu'il nous a de fait donné la possibilité de nous détourner de lui en orientant mal notre volonté. De la même manière qu'il a fait acte de liberté vis-à-vis de lui-même en se niant et en renonçant à son unité primordiale et toute puissante, nous pouvons, de la même façon, nous détourner de lui en renonçant à notre part divine. Comme le dit saint Augustin, « Cependant, ce défaut, puisqu'il est volontaire, est placé en notre puissance. En effet, si tu le crains, il convient que tu ne le veuilles pas ; et, si tu ne le veux pas, il ne sera pas. Où y a-t-il sécurité plus grande que dans une vie où il ne peut rien arriver que tu ne veuilles pas ? [1] ». De même, un peu plus haut : « […] je dis que l'on ne peut agir droitement sans le libre arbitre de la volonté, et j'assurai que Dieu l'avait plutôt donné pour cela[2]. » Car le bien, s'il était imposé par Dieu – et dont il ne nous serait pas possible de nous détourner – ne serait pas un bien d'adhésion mais un bien d'imposition et de nécessité. Ce qui fait la valeur d'un bien c'est effectivement quand c'est une volonté libre qui le motive. Il faut donc pour cela que le bien ou l'amour véritable se porte vers l'autre plutôt que vers soi-même ; car s'aimer soi-même n'est pas un acte de liberté mais de nécessité. Or, Dieu, pour rendre sa perfection absolue devait, non plus s'aimer, mais AIMER, et pour ce faire, se

1 Saint Augustin, *Le Libre Arbitre*, *op. cit.*, 1998, p. 489.
2 *Ibid*., Livre II, 47, p. 483.

donner un objet à aimer.

Ainsi, au niveau de Dieu, tout est déjà en puissance, car Dieu est omniscient. Tout est déjà accompli en puissance : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin[1]. » « Quant à moi, quand j'ai dit que tous les événements dont Dieu avait la prescience arrivaient par nécessité, je visais seulement ceux qui arrivent dans sa création, et non pas en lui-même. En effet, ceux-ci n'arrivent nullement, mais ils sont, de toute éternité[2]. » D'un point de vue universel sinon divin, il n'y a pas de volonté libre indépendante de la volonté divine. Il n'y a qu'une absolue nécessité universelle qui traduit une volonté divine absolue. Au niveau du Tout ; lorsque nous considérons l'Univers dans sa totalité manifestée, donc à venir, l'important est de savoir et surtout d'accepter que la véritable liberté consiste justement en l'acceptation de l'absence de toute liberté. Être libre c'est être libéré de tous ses désirs ; et par dessus tout, du désir de liberté. Toutefois, au niveau individuel et comme nous venons de le voir, le sentiment de liberté subsiste à travers les différents modes de réalisation, d'actualisation de la volonté divine, autrement dit de la nécessité universelle. Libre à chacun de choisir l'accomplissement du bien suprême ici et maintenant, ou de le remettre à demain. Il n'y a qu'une seule voie et qu'un seul but. Et cette voie est prédéterminée par Dieu quand le but n'est autre que Dieu lui-même. Cependant, à notre niveau d'existence, nous pouvons toujours choisir. Notre liberté s'exprimera à travers notre volonté de cheminer ou non vers le but que l'Univers s'est par avance déjà fixé. Toutefois, de cet objectif, nous ne pourrons jamais nous éloigner, et encore

1 *Révélation*, 21;6.
2 Saint Augustin, *Le Libre Arbitre*, *op. cit.*, p. 496.

moins nous en proposer un autre. Au mieux nous l'atteignons ; au pire, nous l'atteignons quand même… mais plus tard, infiniment plus tard. Car le seul choix qui s'offre à nous réside entre l'acceptation ou le refus d'avancer vers une fin qui nous est, de toutes les manières possibles, INÉLUCTABLE. Au plus fort de notre résistance, sinon de notre folie, il nous sera toujours possible de reculer à un point tel que nous pourrions entraîner, par notre propre involution, tout le Cosmos vers un destin tragique et absurde. Un univers déshumanisé et privé de conscience et d'œil pour le contempler et le réaliser ; une coquille vide, une peau morte, ruine d'un monde manqué. Mais il ne le serait qu'à nos yeux à jamais fermés, et pour notre conscience pour toujours éteinte. Pour la Cause elle-même, qui ignore la succession dans la perception, le but est d'ores et déjà atteint. Comme le dit Jean Guitton, « Nous n'avons pas cessé d'être en Dieu et de Dieu. Il ne s'est jamais rien passé[1] ». Mais ce même but peut être éternellement remis, non seulement à chacune de nos perceptions – qui toutes regroupées dans notre mémoire individuelle et collective forment un même univers – mais également à chacun des mondes successifs tirés du néant et retournés à lui. Nous serions à jamais privés d'une éternité déjà accomplie mais dont nous ne pourrions jamais faire l'expérience en tant qu'hôtes privilégiés.

> Création, Chute, Incarnation, Rédemption, ces grands évènements universels cessent de nous apparaître comme des accidents instantanés, disséminés au cours du temps […] : ils deviennent, tous les quatre, co-extensifs à la durée et à la totalité du Monde[2].

1 Jean Guitton, *op. cit.*, p. 47.
2 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, *op. cit.,* p. 69.

> Elle, (l'évolution)[3] n'est point « créatrice », comme la Science a pu le croire un moment ; mais elle est l'expression pour notre expérience, dans le Temps et l'Espace, de la Création[4].

À partir de là, les difficultés peu à peu s'estompent quant à une interprétation évolutionniste des sept jours de la Création. Nos 13,7 milliards d'années d'évolution cosmique correspondraient ainsi aux six premiers jours rapportés dans la *Genèse* biblique tout comme dans le *Coran* (sourate VII, 54.). Le septième jour étant celui qui marque le repos de Dieu une fois sa Création achevée : « Ainsi furent achevés les cieux et la terre et toute leur armée. Et au septième jour Dieu acheva son œuvre qu'il avait faite, et il se reposa alors le septième jour et le rendit sacré, parce que en lui il se repose effectivement de toute son œuvre que Dieu a créée dans le but de faire » (*Genèse* 2; 1 - 2; 3).

Or, achevée, nous savons d'expérience que la Création ne l'est pas encore car : « La fin de tout ce qui existe en puissance est d'être amené à l'acte […][3] ». Le monde, nous le voyons bien de par ses « manques », est en continuelle évolution. Et l'on ne peut concevoir une véritable évolution sans un achèvement dans une forme de RÉSOLUTION. Nous savons que pour qu'une chose soit absolument finie, il faut que dans son être, elle embrasse la totalité de ce qu'elle a pu être, de ce qu'elle est, et de ce qu'elle pourrait être. Mais cette totalité dépasse les limites mêmes de la chose en soi. Elle déborde sur le monde par-delà ses propres limites dans l'espace et dans

3 Les parenthèses sont de moi.

4 Pierre Teilhard de Chardin, *La Vision du Passé*, Éditions du Seuil, 1957, pp. 323-324.

3 Thomas d'Aquin, *Somme…, op. cit.*, p. 145.

l'instant. La fleur parfaite ne serait-elle pas la synthèse de toutes les fleurs possibles et imaginables ? Mais ne comprend-elle pas également toutes les étapes qui la caractérisent, et aussi tout ce qui la rejoint et la fait exister en même temps que tout ce qui en est le prolongement et qu'elle fait elle-même exister directement ou indirectement ? L'idée de la chose, sa définition ne se limite pas à l'image de la chose elle-même, mais bien au contraire, rejoint le monde dans sa totalité absolue, passée et à venir ; perçue et a-perçue. Une chose absolument finie est une chose absolument et avant tout définie. Or le monde est substantiellement infini, indéfini, indéterminé et donc inachevé. Voilà pourquoi ce septième jour est un jour à venir.

LA FIN ET LES MOYENS

Pour Jean Guitton, la mort, sur le plan individuel, prend le sens d'une métamorphose :

> Nous ne passons pas de cette vie précaire et fluente à la vie éternelle par un accident qui ne dépendrait pas de nous, mais nous nous y élevons par une mutation qui, préparée en nous par la méditation de la nécessité, nous établit comme soudainement dans une autre vie[1].

Aussi, ces considérations sur le passage de vie à trépas au plan individuel, peuvent de la même manière s'appliquer au collectif :

> Alors ne devient-il pas concevable que l'humanité atteigne au terme de son resserrement et de sa totalisation sur elle-même, un point critique de maturation, au bout duquel, laissant derrière elle la Terre et les étoiles retourner lentement à la masse évanouissante de l'énergie primordiale, elle se détacherait psychiquement de la planète pour rejoindre, seule

1 Jean Guitton, *op. cit.*, p. 50.

> essence irréversible des choses, le point Oméga ? Phénomène semblable extérieurement à une mort, peut-être : mais, en réalité, simple métamorphose et accès à la synthèse suprême. Évasion hors de la planète, non pas spatiale et par le dehors, mais spirituelle et par le dedans, c'est-à-dire telle que la permet une hypercentration de l'étoffe cosmique sur elle-même[1] ?

Aussi, l'évolution « conscientique » puis spirituelle de la biosphère, parvenue à un certain stade de maturation, ne nécessiterait-elle pas l'intervention d'une mort globale ou d'un risque majeur à venir (endogène ou exogène) pour que l'ensemble de cette noosphère enfin presque constituée, franchisse une étape supplémentaire dans la montée de conscience, non pas encore au niveau universel, mais au moins au niveau planétaire ? Intervention d'un événement qui dans la menace même qu'il ferait peser sur l'humanité tout entière, catalyserait, focaliserait dans l'union les individualités enfin prêtes à s'assimiler les unes les autres dans le plus grand que soi ; vers une entité et unité spirituelle supérieure. La mort, ou la menace de mort globale s'avérerait être ici le point d'appui nécessaire à l'Évolution pour relancer la masse consciente sur son chemin d'unification et de résolution dans une existence d'ordre supérieur : l'HOMME TOTAL qui, à l'image du Christ, comme le dit Teilhard, rassemblerait au fond de sa conscience, la conscience de tous les hommes. « Dieu tout en tous. » (*Corinthiens* 15; 28).

Quand et comment les choses annoncées doivent-elles se réaliser ? Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que nous sommes aujourd'hui au crépuscule du sixième jour. Le septième jour de la Création, celui du repos de Dieu en Dieu

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'Avenir de l'Homme*, *op. cit.*, pp. 155-156.

est déjà pour demain. Ce grand *Sabbat* qui doit marquer, en même temps que la fin de la Création, la fin des temps et le retour à Dieu. De grandes et savantes démonstrations ne sont d'aucune utilité pour admettre en toute lucidité que ce siècle, au plus tard ce millénaire naissant, seront sans nul doute le théâtre de ces grands bouleversements annoncés depuis les plus lointaines traditions orales. Ces temps humains à venir semblent être ceux de tous les possibles. Le meilleur comme le pire y sont inscrits et des choix fondamentaux pour l'espèce humaine et plus largement le monde devront s'opérer sous la pression des peuples et des nécessités vitales. Les désirs de plus en plus pressants d'une partie de la population humaine en attente (consciemment ou non) d'une libération qui tarde à venir et sans même savoir comment elle viendra, font écho à la folie sans cesse croissante des autres, enivrés et aveuglés par la mise en lumière des multiples possibilités de la matière sans cesse renouvelées et accrues par les sciences et leurs applications.

Toutes ces tensions et pressions internes multipliées avec les individus et leurs multiples prolongements technologiques tendent à forcer et à faire éclater – physiquement ou symboliquement – les limites d'un monde qui n'est plus à la mesure de l'humanité, comme la coquille d'un œuf arrivé à terme. De tels enjeux semblent augurer de futurs grands bouleversements humains, géologiques et peut-être même cosmiques qui ne seront que l'occasion d'autres bouleversements ; ceux-ci métaphysiques et théologiques, lesquels depuis toujours attendaient sous *l'étoffe du monde*, de pouvoir s'opérer. Car :

> La Cause première ne se mêle pas aux effets : elle agit sur *les natures* individuelles et sur le mouvement de *l'ensemble*. Dieu, à proprement parler, *ne fait pas* : Il f*ait se faire les Choses*. Voilà pourquoi, là où Il passe, aucune effraction, aucune fissure. Le réseau des déterminismes reste vierge,– l'harmonie des développements organiques se prolonge sans dissonance. Et cependant le Maître est entré chez Lui[1].

Ainsi les choses qui doivent arriver, même si elles sont de volonté divine, arriveront *dans* et *par* la matière ; autrement dit par des voies naturelles et non pas de façon miraculeuse. Pas d'anges ou d'armées de séraphins. Pas de Christ siégeant sur un trône d'or au milieu des nuées et vêtu d'une armure de lumière. Rien de tout cela en fait, mais une fin du monde dans la continuité de sa création. Le monde doit mourir comme il a vécu : par le jeu des causes et des effets, du hasard et de la nécessité, des circonstances et des lois physico-chimiques apparentes. Car à quoi aurait servi l'Évolution si Dieu omniscient et tout puissant avait pu depuis longtemps en interrompre le cours (pour le coup absurde), afin d'y substituer en l'imposant ce monde nouveau à venir ? Non ! De la même manière que c'est grâce à l'agitation excessive des premières particules de matière que le hasard (s'il en est) les a fait se rencontrer, s'unir et se stabiliser dans des agencements supérieurs chaque fois plus complexes ; de la même façon, ce sont les bouleversements humains ou cosmiques à venir qui permettront à nouveau à Dieu de s'introduire dans le monde. À travers les mailles de la causalité, il pourra ainsi, sans être vu, favoriser et accélérer à l'échelle desdits bouleversements, la complexité, l'union et enfin la parturition d'un monde enfin et définitivement achevé. Le tout sans avoir jamais violé les lois

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, *op. cit.,* p. 38.

qu'il avait lui-même instauré au commencement des temps.

« […] les Hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, qu'une seule conscience ; et parce que, leur initiation étant terminée, ils auront mesuré la puissance de leurs esprits associés, l'immensité de l'Univers, et l'étroitesse de leur prison, cette conscience sera véritablement adulte, majeure.[1] », prête à investir un monde nouveau ou renouvelé, à la hauteur de ses espérances, comme l'embryon parvenu à terme quitte sa matrice et se libère d'un monde placentaire et transitoire, enveloppe, peau morte, relique, poussière et en définitive, illusion.

> En toute union, le terme dominé ne devient un avec le terme dominateur que s'il cesse préalablement d'être soi. Dans le cas de l'union définitive avec Dieu en oméga, on conçoit que le monde doive, pour être divinisé, perdre sa forme visible, en chacun de nous et dans sa totalité[2].

Ce qui revient à dire, plus brutalement sans doute, que, pour qu'un nouveau monde et que de nouveaux hommes puissent naître, il faut bien que, d'une manière ou d'une autre, ce monde-ci disparaisse. Est-ce le Cosmos qui doit tout entier se terminer comme le dit Teilhard, ou seulement le monde comme le pense Thomas ? Est-ce par quelque ajustement et renforcement interne que le monde, jusqu'alors incomplet en acte, parviendra à l'achèvement ? Ou est-ce la représentation totale de l'Univers qui doit se résorber dans un embrasement cosmique sur les cendres duquel, tel le Phoenix, naîtrait un monde nouveau ? Où bien encore, comme le dit Teilhard,

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ, op. cit.,* p. 112.
2 *Ibid*., p. 91.

suffit-il que l'esprit s'inverse, qu'il change de zone pour qu'immédiatement s'altère la figure du monde ? Ce qui confirmerait l'idée émise par Schopenhauer selon laquelle le monde, et jusqu'aux confins du cosmos, n'est qu'une illusion, une projection de l'esprit ; une *représentation*. Ainsi, la disparition de la Terre, ou même seulement des hommes, entraînerait à sa suite tout l'univers observable, ce dernier n'ayant plus « d'œil » pour le réaliser et le faire exister.

Autant de scénarios possibles, mais un seul et même dénouement :

> Au commencement tu as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Eux périront, mais toi tu demeures ; et ils vieilliront comme un vêtement, tu les changeras comme on fait d'une couverture et ils seront changés ; mais toi tu es le même et tes années ne passeront pas. » (Psaumes, 102, [25-28]).

Partout les indices convergent vers un même scénario de fin du monde :

> - […] alors la figure de ce monde passera par l'embrasement des feux du monde, […]. Ainsi, comme je l'ai dit, les qualités des éléments corruptibles, qui convenaient à nos corps corruptibles, disparaîtront-elles totalement dans les flammes, lors de l'embrasement du monde, et leur substance elle-même prendra, par une merveilleuse transformation, les qualités qui conviennent à des corps immortels. Ainsi le monde renouvelé et perfectionné sera-t-il convenablement adapté aux hommes renouvelés et perfectionnés jusque dans leur chair[1].
>
> - Lorsque la fournaise sera attisée et le Paradis rapproché : toute âme saura ce qu'elle devra présenter[2].

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, p. 926.
2 *Coran*, Sourate LXXXI, 12, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 743.

- Le feu étant le plus actif de tous les éléments et détruisant tout ce qui est corruptible, il convient tout à fait que la destruction de tout ce qui ne doit pas demeurer dans l'état futur s'accomplisse par le feu[1].

- Quand Il déchaînera sur vous l'ouragan de feu qui vous brûlera, où fuirez-vous pour vous sauver[2] ?

- Le feu fera sa proie du monde entier, annoncé par de très grands présages : […] Le feu brûlera toute la terre, il détruira toute la race des hommes, toutes les villes, les fleuves et la mer. Il consumera tout et réduira l'univers à une cendre noirâtre[3].

Dans ce dernier passage, il apparaît sans aucune ambiguïté que tout l'Univers, et par conséquent toute l'humanité doivent disparaître afin que Dieu puisse procéder à cette nouvelle création annoncée. « Puis l'homme meurt au moment fixé par Dieu. "Dieu est celui qui fait vivre, qui fait mourir" (LIII, 44) et qui renouvellera l'univers entier lors de la résurrection considérée comme une "seconde création" (LIII, 47 et p. LXXVI)[4]. »

Mais avant cela s'opérera la résurrection des « élus » et des « réprouvés », des « croyants » et des « impies » afin que le *Jugement dernier* puisse avoir lieu et que chacun hérite du monde qu'il désire selon sa volonté. Car c'est bien selon leur propre volonté que les uns et les autres seront jugés et rétribués. « Et ainsi, quand on dit que Dieu modifie sa volonté, de manière, par exemple, à passer de la douceur à la colère envers certains hommes, ce sont ceux-là qui changent, plutôt que lui, et qui le trouvent changé, d'une certaine manière, dans

1 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre IV, *op. cit.*, p. 425.
2 *Écrits intertestamentaires*, *op. cit.*, p. 615.
3 *Ibid.*, p. 1105.
4 *Le Coran*, *op. cit.*, p. XLIV.

ce qu'ils éprouvent[1]. […] » Plus haut Augustin nous dit aussi : « Il ne faut pourtant pas nier que ce feu éternel lui-même, en fonction de la diversité de leurs actes – […] sera plus léger pour les uns et plus violent pour les autres, soit que sa force et son ardeur varient selon la peine que chacun a méritée, soit qu'il ait la même vivacité pour tous mais que ses effets soient diversement ressentis[2]. »

Aussi, par cette dernière phrase, il se pourrait que nous nous fassions nous-mêmes juges et bourreaux. L'idée d'un enfer personnel fait ici écho à celle d'un Éden intérieur dont nous nous serions détournés mais jamais retranchés car intimement confondu à notre être depuis toujours. De la même manière que c'est l'homme qui s'est lui-même exclu du Paradis terrestre, du premier monde, par l'exercice de sa volonté mal orientée ; c'est l'homme encore, de par son libre arbitre, qui s'exclura du second monde, et pour rester attaché à l'ancien, à ses fausses valeurs et aux turpitudes qu'elles engendrent. Ainsi, les « impies » retourneront au monde suivant leur propre désir. Dieu ne fera qu'exaucer leur souhait, et il donnera le monde à celui qui le désire et le Ciel à celui qui refuse le monde. Ainsi et depuis toujours, Dieu respecte le choix et la liberté des hommes qu'il leur a donnée en même temps que la vie. Mieux encore, il nous offre, par les bouleversements à venir, la possibilité de choisir en toute connaissance et en toute conscience, le monde et l'existence que nous voulons vivre éternellement. Les « impies » ne se consumeront donc que par leur propre consentement. Le Créateur n'intervient jamais dans nos choix. Il propose, et nous disposons. Il respecte le choix de

1 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, p. 1023.
2 *Ibid*., p. 993.

tous et chacun héritera d'un monde fait de ce qu'il y aura mis.

« Mais l'âme des mauvais étant, par sa volonté, détournée de Dieu et destituée de sa fin propre, leurs corps ne seront pas spirituels, comme s'ils étaient complètement soumis à l'esprit ; c'est plutôt leur âme qui, par ses affects, sera *charnelle*[1]. » C'est donc bien l'orientation de la volonté de l'âme qui défini sa nature et la nature du corps qui y est associé : animale ou spirituelle. En conséquence, c'est bien en fonction de cette même orientation de la volonté que seront définies les affections dont souffrira l'âme, avant, pendant ou après le *Jugement dernier*. Rappelons-nous les paroles de saint Augustin au sujet du péché originel : « Une juste condamnation en a résulté, une condamnation telle que l'homme, qui, en restant fidèle au commandement, devait jouir d'une chair spirituelle, est devenu charnel *dans son esprit*[2] ; et parce que, par orgueil, il s'est complu en lui-même, la justice de Dieu l'a donné à lui-même. […] *Par sa volonté, il est mort en esprit*[3] […]. »

« […] les âmes des bienheureux et des damnés ont en effet une volonté immobilisée par la fin à laquelle elles ont adhéré[4] ; […]. » « […] le philosophe dit ainsi que *tel est chacun, telle lui semble être la fin* [*Éthique de Nicomaque*, III, 1114 a32 - b1] [5] . »

Dans tous les cas, la fin dont nous hériterons sera celle que

1 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre IV, *op. cit.*, p. 403.
2 C'est moi qui souligne.
3 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, pp. 575-576.
4 Thomas d'Aquin, *Somme…,* Livre IV, *op. cit.*, p. 418.
5 *Ibid*., p. 419.

nous aurons voulue.

« La faute par excellence n'est pas à chercher en arrière, commise par une Humanité bégayante : ne serait-elle pas plutôt à prévoir en avant, au jour où l'Humanité, enfin pleinement consciente de ses forces, se divisera en deux camps, pour ou contre Dieu[1] ? »

> Lorsqu'approchera la fin des temps, une pression spirituelle effrayante s'exercera sur les limites du Réel, sous l'effort des âmes désespérément tendues dans le désir de s'évader de la Terre. Cette pression sera unanime. Mais l'Écriture nous apprend qu'en même temps elle sera traversée par un schisme profond,– les uns voulant sortir d'eux-mêmes pour dominer encore plus le Monde, – les autres, sur la parole du Christ, attendant passionnément que le Monde meure, pour être absorbés avec lui en Dieu.
>
> Alors sans doute, sur une Création portée au paroxysme de ses aptitudes à l'union, s'exercera la Parousie. L'action unique d'assimilation et de synthèse qui se poursuivait depuis l'origine des temps se révélant enfin, le Christ universel jaillira comme un éclair au sein des nuées du Monde lentement consacré. – Les trompettes angéliques ne sont qu'un faible symbole. C'est agitées par la plus puissante attraction organique qui puisse se concevoir (la force même de cohésion de l'Univers !) que les monades se précipiteront à la place où la motivation totale des Choses et l'implacable irréversibilité de l'Histoire entière du Monde les destineront irrévocablement,– les unes, matière spiritualisée, dans l'achèvement sans limites d'une éternelle Communion,– les autres, esprit matérialisé, dans les affres conscientes d'une interminable décomposition[2].

Toutes ces considérations sur la fin des temps, la création d'un monde nouveau, la résurrection des morts, l'incorruptibilité d'une nouvelle chair plus spirituelle liée à un monde

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois, op. cit.,* p. 69.
2 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, *op. cit.,* p. 113.

également incorruptible et achevé tendraient à nous faire douter, si nous n'avions pas su précédemment remettre en cause, – grâce à Aristote et à d'autres grands penseurs – , l'idée même de matière. Et ce, en dépit des affirmations et démonstrations de force quotidienne de la science. Toutefois, certains aspects de la physique quantique, encore méconnus du grand public, tendent à inverser sinon modérer les certitudes que nous avions sur la matière depuis trop longtemps admises comme définitives.

> Ils (les hommes)[1] ne connaissent en effet de chair que mortelle, et leur unique raison est qu'ils tiennent pour impossible ce dont ils n'ont pas eu l'expérience.
>
> […] Même s'il n'est aujourd'hui aucune chair capable d'endurer la douleur en échappant à la mort, il y aura alors une chair telle qu'il n'en est pas aujourd'hui, comme aussi une mort comme il n'en est pas aujourd'hui.
>
> […] Voilà donc découverte une chose qui ressent la douleur tout en étant immortelle. Il en ira donc alors pour les corps des damnés[2] […].

Et identique sera le corps ressuscité des « bienheureux ».

Rêve ou réalité à venir ? Seule la matière détient en son sein les secrets du monde à venir. « […] C'est elle qui a jadis bercé ton inconscience ; – c'est elle qui te portera jusqu'à Dieu ! » nous dit Teilhard. En effet, la matière n'a pas encore révélé tous ses secrets. Aujourd'hui encore, nous ne faisons qu'en effleurer la partie visible, émergée… En-deçà de la surface du monde, sous l'« étoffe » de l'Univers, jusqu'à quelle profondeur, vers quels insondables abîmes nous entraînent ces

1 Les parenthèses sont de moi.
2 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, p. 966.

infinies terminaisons ? Car si « l'Évolution est la main de Dieu qui nous ramène à lui », la matière et la complexité en sont les « muscles » et les « nerfs ». Or, rien n'interdit de penser que la matière, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui dans les accélérateurs de particules les plus performants, n'est peut-être pas complètement achevée. Peut-être un élément fondamental ou un surcroît d'agencement et de complexité lui font-elle défaut pour qu'elle soit, à l'issue de ces milliards d'années d'évolution, enfin définitivement achevée et de fait, unie, parfaite, immobile, incorruptible et éternelle ; et ce, dans une simplicité essentielle.

« En effet, comme le corps, composé d'éléments contraires, semble nécessairement devoir se corrompre, certains ont dit que les hommes ressuscités ne posséderont pas ce type de corps composé d'éléments contraires[1]. » Cette phrase de Thomas peut-elle trouver un écho en physique moderne ? Si ces hommes ne possèdent pas ce type de corps fait d'éléments contraires et sujet à la corruption, c'est que les corps qu'ils posséderont alors seront fait d'éléments plus en accord, en harmonie les uns avec les autres. Des corps de conception supérieure ou différente, aux agencements internes nouveaux. Des corps faits d'une matière réorganisée, renouvelée ou parachevée. « Dieu suppléant par son pouvoir à ce qui leur manque à cause de leur faiblesse[2]. » La première lettre de Paul aux Corinthiens est également sans ambiguïté à ce sujet : il nous dit que la figure de ce monde passe ; autrement dit son aspect, sa forme, sa représentation. Il sera donc littéralement

1 Thomas d'Aquin, *Somme...*, Livre IV, *op. cit.*, p. 391.
2 *Ibid*., p. 425.

transformé ou transfiguré. Thomas confirme en disant que « l'aspect actuel du monde cessera d'être, mais la substance demeurera[1] ».

Il semble donc que c'est bien sur la base d'une réorganisation de la matière et d'un réajustement ou d'un achèvement interne des plus intimes de ses composants que le monde sera transformé et que sa figure actuelle changera pour une nouvelle matière et une nouvelle vie toutes deux rendues parfaitement parfaites : *perfectissime perfectum,* que l'on peut rendre par : *parfaitement achevées.*

> En effet, ce n'est pas la faculté, mais la nécessité de manger et de boire qui sera enlevée du corps. Ce corps sera spirituel, non parce qu'il cessera d'être un corps, mais parce qu'il subsistera par l'esprit vivifiant[2]. L'homme ne sera plus alors terrestre, mais céleste, non parce que son corps, tiré de la terre, cessera d'être lui-même, mais parce qu'un don céleste le rendra tel qu'il puisse habiter le ciel, sans perdre sa nature, mais en changeant de qualité[3].

> Ainsi, les fragments limités, palpables, que, dans le langage usuel, nous appelons monades, molécules, corps, ce ne sont *pas* des êtres *complets*. Ce n'est que leur noyau, leur centre économique. L'extension réelle de ces corps est, pour chacun d'eux, les dimensions mêmes de l'Univers[4].

1 *Ibid*.
2 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, p. 536.
3 *Ibid*.
4 Pierre Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, *op. cit.,* p. 35.

ÉPILOGUE

La mythologie hindoue nous enseigne que « Chaque période (*Kalpa*) comprise entre deux créations[1] successives est dite “un jour de Brahmâ”, dont la durée, évaluée en années humaines, atteint des chiffres astronomiques (4.320 millions)[2].» Jean Herbert s’en réfère ici au *Surya-Siddhânta, 24.* À partir de cette unité de mesure, et en l’appliquant *stricto-sensu* au déroulement de la Création tel qu’il nous est rapporté par Moïse (autrement dit sur 6 jours, donc 6 *Kalpas* hindous), nous obtenons une durée ou un âge compris entre 21 et 25 milliards de nos années ; exception faite du septième jour à venir et qui n’est pas mesurable puisqu’il est censé s’ouvrir sur l’éternité et la fin du temps. Plus loin, l’auteur nous rapporte encore que « À la fin du *kalpa* à lieu la “ grande dissolution ” (*pratisanchara, mahâ-pralaya*) où disparaît toute la création, y compris même Shiva et Vishnou[3] ».

1 Dans la Genèse, chaque jour de la Création correspond bien à une création.

2 Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, Éditions Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1988 [1947], p. 77.

3 *Ibid*., p. 78.

Sans pour autant pouvoir toujours établir une correspondance exacte entre les périodes bibliques, hindouistes et cosmologiques, les ordres de grandeurs et leur succession sont assez troublants de similitude. Surtout quand on sait que l'astrophysique, pour sa part, estime l'âge de l'Univers à 13,7 milliards de nos années, et que la géologie donne, pour celui de notre seule planète, un âge de 4,5 milliards d'années ; soit une durée sensiblement égale à celle d'un *jour de Brahma* ou *Kalpa*. Qui plus est, n'oublions pas que ces chiffres, qu'ils soient mythologiques ou cosmologiques, ne prétendent nullement être précis, mais tendent seulement à exprimer un ordre de grandeur.

Saint Augustin, dans les toutes dernières lignes de *La Cité de Dieu*, parvient à une interprétation historique des différents âges de la Création biblique. Même si les périodes qu'il superpose aux six jours de la *Genèse* ne sont en rien comparables à celles que je viens d'exposer, il faut néanmoins retenir de sa tentative l'idée que nous pouvons, à ces six périodes théologiques, superposer des périodes historiques ou cosmologiques. Ce père de l'Église était loin d'imaginer que la simple création de la Terre s'étendait sur plus de quatre milliards d'années. Mais il nous indique toutefois la voie en faisant se superposer l'histoire de la création divine à la seule durée historique du monde connue jusqu'alors : celle rapportée par les textes bibliques :

> Si l'on compte, en outre, les âges comme les jours, en suivant les périodes que semblent définir les Écritures, le sens de ce sabbat apparaît avec plus d'évidence du fait de sa septième place. Le premier âge – tel un premier jour – va d'Adam au Déluge ; le deuxième va de là jusqu'à Abraham : il est égal au premier non par la durée mais par le nombre des

générations, car on en trouve dix dans les deux cas. À partir de là, selon les divisions opérées par l'évangéliste Matthieu, se suivent trois âges, jusqu'à la venue du Christ, qui recouvrent chacun quatorze générations : l'un va d'Abraham à David, le deuxième va jusqu'à la déportation à Babylone, le troisième jusqu'à la naissance charnelle du Christ. Cela fait donc, en tout, cinq âges. Le sixième se déroule actuellement, sans qu'on doive y dénombrer des générations, en raison de ce qui a été dit : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps que le Père a gardés en sa puissance (Actes 1;7)[1] ». Après cet âge-ci, Dieu se reposera comme au septième jour, quand il fera reposer en lui-même – en tant que Dieu, ce même septième jour, que nous serons[2].

———

- Quand il déchaînera sur vous l'ouragan de feu qui vous brûlera, où fuirez-vous pour vous sauver ? Quand il donnera de la voix contre vous, ne serez-vous pas ébranlés et terrifiés par ce grand fracas ? Tous les luminaires trembleront de terreur, et la terre tout entière sera agitée, tremblante, bouleversée.

Écrits intertestamentaires, I Hénoch, CII.

- Lorsqu'on sonnera une seule fois de la trompette ; lorsque la terre et les montagnes seront emportées et pulvérisées d'un seul coup, celle qui est inéluctable surviendra ce jour-là ; le ciel se fendra et sera béant ce jour-là.

Coran, sourate LXIX.

- Et la terre tremblera, jusqu'à ses extrémités elle sera ébranlée ; et les hautes montagnes seront abaissées ; elles seront ébranlées et s'écrouleront dans les vallées. Le soleil cessera de donner sa lumière ; les ténèbres deviendront les cornes de la lune : celles-là seront brisées et

1 Les parenthèses sont de moi.
2 Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, *op. cit.*, pp. 1090-1091.

tout entière en sang celle-ci se changera ; bouleversée sera l'orbite des étoiles. La mer jusqu'en l'abîme régressera, et les sources des eaux tariront, et les fleuves se dessécheront entièrement.

Écrits intertestamentaires,
Testament de Moïse, X.

- Aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées.

Matthieu, 24; 29.

- Et quelque chose de semblable à une grande montagne embrasée de feu a été lancée dans la mer. Et le tiers de la mer est devenu du sang ; et le tiers des créatures qui sont dans la mer et qui ont âme, sont mortes, et le tiers des bateaux ont fait naufrage.

Révélation, 8; 8.

- Et le cinquième ange a sonné de la trompette. Et j'ai vu une étoile qui était tombée du ciel sur la terre, et on lui a donné la clé de la fosse de l'abîme. Et il a ouvert la fosse de l'abîme, et une fumée est montée de la fosse, comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil a été obscurci, ainsi que l'air, par la fumée de la fosse.

Révélation, 9; 1.

Quel événement planétaire, cosmique, serait à ce point susceptible de tout bouleverser jusqu'à faire disparaître toute vie instantanément de la surface du globe ? « L'ordre concernant l'heure sera comme un clin d'œil ou plus bref encore[1]. » « Nous ne nous endormirons pas tous dans la mort,

1 *Coran*, Sourate XVI, 77, *op. cit.*, p. 333.

mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, durant la dernière trompette[1]. »

Les temps géologiques nous en avertissent et font bizarrement écho aux textes sacrés. Tous ces bouleversements annoncés s'apparentent étonnamment à ceux-là mêmes qui ont contribué entre autres, à éradiquer une espèce elle aussi dominante à son époque : celle des dinosaures. Si « l'Évolution est la main de Dieu qui nous ramène à lui » ; quelle intention mieux manifestée ; quelle volonté et puissance mieux démontrées que celles exprimées par ces corps célestes, ces astéroïdes, faits de la matière même des origines ! Comme s'ils étaient le prolongement de la main de Dieu à travers la matière. Quels symboles plus évidents quand on sait que ce sont eux aussi qui ont aidé à forger les différents éléments de notre système solaire. Plus près de nous, certains supposent que ces mêmes corps célestes ont sans doute contribué pour une large part à l'ensemencement, à la « pollinisation » de la vie sur Terre. Dès lors, seront-ils à nouveau les messagers et les armées de Dieu en charge de détruire l'ancien monde et préparer ainsi le terrain pour celui annoncé par les textes ? Lors de tels événements, certains, la plupart même, n'y verront sans doute que l'expression de la formidable et incommensurable puissance de la mécanique cosmologique. Rien d'autre que l'expression malencontreuse du hasard, des causes et de leurs conséquences. Mais n'oublions jamais que Dieu ne fait pas, *il fait se faire* les choses. Partout, sous les apparentes chaînes de causalité mises en lumière par les sciences, le divin agît et insuffle sa volonté juste sous la matière, entre le néant et le

1 *I Corinthiens*, 15; 50.

hasard.

Les agitations sans nombre des particules au cœur de la matière ; celles tout autant innombrables des éléments disséminés à travers le Cosmos et celles des êtres répartis sur toute la surface du globe, ont été depuis la nuit des temps, et sont encore aujourd'hui, l'occasion d'une complexité chaque fois plus aboutie, elle-même *révélatrice*, (et ce mot n'est pas pris au hasard), d'une raison, d'un destin, d'une finalité inscrite depuis toujours au cœur du plus petit atome et qui cherche à se faire jour *dans* et *par* la matière ; et pour enfin l'assujettir.

Aussi l'avons-nous dit : tout est déjà réalisé mais pas pour autant accompli. Le travail de Dieu, à travers la complexité et toute la Création est d'être amené et *révélé* à la conscience de chacun. Car tout comme une chose n'est tirée du néant et n'existe que lorsque nous en faisons l'expérience ; il nous faudra à tous faire l'expérience de Dieu, de la Vie, dont l'apocalypse à venir fera office de baptême et de consécration. Là est la condition même de l'achèvement de l'homme, du monde et de ce qui les a suscités.

> *De plus. La fin de tout ce qui existe en puissance est d'être amenée à l'acte […].*
>
> Thomas d'Aquin,
> *Somme contre les gentils, Livre III, 39, 7.*

———

À l'image du Soleil qui se transforme et se consume en

diffusant sa lumière, le monde, au fur et à mesure qu'il diffusera le message qui le presse de toute part, finalement, se consumera et s'achèvera dans l'éclosion de la vérité ultime.

Quand ces temps viendront, car ils viendront, au plus fort de notre frayeur et de nos doutes, gardons seulement à l'esprit que rien ne peut naître de rien. Acceptons l'augure de ces événements en toute confiance et en toute conscience, en nous en remettant à notre cœur et en nous abandonnant sans regret au courant formidable d'une vie devenue sans limite.

Sébastien Junca.

TABLE

DU MÊME AUTEUR....4

INTRODUCTION....9

1. CRÉATION....17

2. INCARNATION....27

VOLONTÉ....27
VISION....28
DE LA VISION À LA DIVISION....30
PAROLE....34
MATIÈRE....51
LES DEUX HUMANITÉS....58

3. ACHÈVEMENT & RÉVÉLATION....69

ACHEVER LE MONDE....69
LA FIN ET LES MOYENS....77

ÉPILOGUE....91

Photo de couverture :
Jean-Louis Théodore Géricault :
Le Radeau de la Méduse (1818-1819), (détail).
Musée du Louvre, Paris.
Source : *Wikipedia*.
Composition : Sébastien Junca.

Les Naufragés

DE DIEU

Sébastien JUNCA

Celui que nous prions parfois, pensant qu'il pourrait être Dieu, n'en est que le souvenir. Nous ne sommes que des naufragés de Dieu agrippés au frêle radeau de notre conscience. Nous avons semble-t-il à jamais perdu la mémoire.

Il nous faut non plus décoder le génome humain, mais le « génome universel ». Une fois la phrase reconstituée dans sa totalité, une fois la *syntaxe cosmique* pleinement restaurée et assimilée, que nous dévoilerait un tel instrument de connaissance sinon le sens même de l'universel et de l'absolu ?

Le monde au sein duquel nous évoluons n'est pas achevé. La Création est un processus toujours en cours et l'univers que nous commençons à peine à percevoir aujourd'hui dans son immensité temporelle et spatiale n'est rien d'autre qu'un univers placentaire et germinal. Chrysalide d'un monde encore embryonnaire mais néanmoins idéal et qui n'attend pour se révéler que son achèvement dans un *corps cosmique* et une *conscience universelle* pleinement unis et réalisés. Nous n'en sommes qu'au sixième jour de la Création.

Autodidacte épris de philosophie, Sébastien Junca est l'auteur de neuf ouvrages dont AU COEUR DE LA CRISE (2014) paru chez Demopolis et préfacé par Gérard mordillat.

coolLibri

10 €